

CAHIERS 114  
METANOIA

**114**

revue  
trimestrielle

**CAHIERS  
METANOÏA**

Rédaction  
Administration  
26740 MARSANNE

Tél : (33) 04.75.90.30.44  
Fax : (33) 04.75.90.31.48  
CCP Ass. Métanoïa  
LYON 6564-15T

Association Métanoïa  
Loi 1901  
Tirage : 03-2004  
Impr. du Crestois  
26400 CREST

# CAHIERS METANOÏA

## **SOMMAIRE**

**EDITORIAL** 2

**COMMENTAIRES DE L'EVANGILE  
SELON THOMAS**  
*LOGION 15* 5

**RECHERCHES**  
*Réunion avec Karl RENZ (suite)* 12  
*ORPHEE CRUCIFIE* 25

**LA GNOSE AU QUOTIDIEN** 42

**BIBLIOGRAPHIE** 44

**POESIES** 46

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas* ? (1<sup>o</sup>g 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2003 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 € en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# EDITORIAL

Le logion 15 ne permet pas les étapes d'approche progressive. Il n'offre aucune prise exotérique. Ou bien il est saisi intuitivement dans sa globalité, et ce qui nous échoit est une indicible merveille, une béatitude qui est infiniment plus gratifiante que le mot ne peut le dire, ou bien il nous laisse pantois, déconcertés, stupéfaits.

Tous les mots du logion convergent vers le terme final : "votre Père". Qui est notre Père ? Si cette question nous était posée, nous pourrions répondre à la manière de Thomas : *Ma bouche n'acceptera absolument pas de dire qui tu es.* L'Indicible peut se révéler à nous. La puissance de cette révélation, peut aller jusqu'à annihiler tout ce qui n'est pas elle et nous permettre de dire : *je suis Cela.* Mais lorsque je cherche à rendre compte de l'Indicible, je suis obligé de constater ma misère, mon infirmité, mon impuissance. Je recours à des images ; mais elles aussi sont faibles, approximatives, décevantes. Faut-il cependant les répudier et se taire ? Les grands enseignements nous montrent la voie à suivre. Ils nous invitent à passer du monde des images au monde sans images. Le moment viendra où tout langage devra être suspendu ; mais s'il m'a indiqué le chemin par où vient ce que j'attends, je ne vais pas le mépriser sous prétexte que je dois forcément l'abandonner en chemin. Je ne vais pas maudire le doigt qui me montre la lune si, à un moment donné, il me la cache. Je n'invectiverai pas *maya* parce que son pouvoir évocateur fait apparaître le spectacle du monde qui recouvre l'Informel ; au contraire, je ne veux surtout pas oublier que *maya* est l'occasion de ma réalisation.

Mais *maya* peut interposer un voile entre les images et la Réalité : *Les images, nous dit Jésus, se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée.* (log. 83. 2-5) Cependant une approche correcte permet à l'Informel de se révéler. *Dans l'image de la lumière du Père, elle (la lumière) se dévoilera et son image (celle du Père) sera cachée par sa lumière.* (log. 83. 4-6) L'intensité de la lumière intérieure efface complètement les images et les pensées. A tel point qu'on peut appliquer au Père les paroles que le Védânta emploie pour tenter de dire ce qu'est Brahma, ou plutôt de dire ce qu'il n'est pas :

*Il est au delà de toute expression verbale,  
supérieur à toutes opérations mentales,  
excellamment paisible, lumière perpétuelle,  
immuable contemplation, libre de toute angoisse!*

La lumière ayant aboli les formes, ce qui nous échoit est sans naissance. Purifié de tout maquillage anthropomorphique, le Père est intériorisé. Il s'apparaît à Lui-même. Il se contemple lui-même : plénitude tirée de la plénitude, mouvement de béatitude, repos dans la béatitude.

Son visage - sans image - est désormais mon visage. Je suis lui. Que l'instant béni de cette intuition fulgurante perdue à tout jamais ! Le Père en moi m'a révélé ma véritable identité. De deux que j'étais, je suis redevenu Un. Je ne suis plus distinct de lui. Cette identité rigoureuse - et non symbolique - m'amène à une déduction tout aussi réaliste<sup>2</sup>. Dans l'Un, Jésus n'est plus distinct de moi, car, *buvant de sa bouche, Je suis devenu lui et lui est devenu moi.* (log. 108) Vertigineuse unité qui n'effrayait pas Maître Eckhart : *Tout ce qui est propre à la nature divine est aussi en totalité propre à l'homme juste et divin ; c'est pourquoi cet homme fait tout ce que Dieu fait et il a, en commun avec Dieu, créé le ciel et la terre et il est générateur du Verbe éternel et Dieu ne saurait rien faire sans un tel homme.* (proposition XIII)

Dans l'Evangile selon Thomas, Jésus nous invite à reconnaître ce qui *est*, or reconnaître ce qui *est* c'est faire preuve d'humilité véritable. Dire que cette humilité peut être interprétée comme le suprême blasphème montre bien que la métanoïa réclame un retournement à 180° ... et un réalisme qui ne s'en laisse pas conter. En effet, dans le christianisme, la divinité est le privilège exclusif des trois personnes de la Trinité. Enseigner qu'elle est notre nature véritable est le sacrilège parmi les sacrilèges. Ce qui nous est demandé au cours de notre métanoïa peut paraître d'une audace inouïe et pourtant il s'agit du retour à ce que nous étions. Cependant un très long passé dualiste nous a enseigné faussement d'aller du "deux" vers le multiple au lieu de nous inviter à nous tenir dans le commencement (log.18). Au fur et à mesure de notre éloignement des origines, les obstacles se sont multipliés rendant le retour de plus en plus difficile. Mais un contact quotidien avec les paroles de Jésus nous a montré le lieu du mariage, rendus étrangers à la peur et affranchis de la distance.

Emile Gillibert

1. Mandukya - Upanishad, 3.38.

2, adjectif que nous faisons dériver de Réalité, parce que, dans notre conception, il témoigne de la Réalité opposée à l'illusion.



# COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 15

Jésus a dit :  
Quand vous verrez  
Celui qui n'a pas été engendré de la femme,  
prosternez-vous sur votre visage,  
et adorez-le :  
c'est celui-là, votre Père.

## Logion 15

Le gnostique est issu du Royaume et il y retourne. On peut même dire qu'il ne l'a jamais quitté ! Jésus a dit (log. 11) : *Les vivants ne mourront pas* ; il a dit également : *Heureux celui qui était déjà avant d'exister* (log. 19). Le Traité de l'Unité\* exprime aussi cette réalité : *Le soufi est éternel*. Pour le gnostique, le corps est non un des éléments de l'entité psycho-somatique, mais l'occasion de la prise de conscience du pneuma (esprit). Dans le processus de réalisation, la psyché consent à lâcher prise ; alors le corps peut exercer sa fonction au service de l'Esprit. Le gnostique s'est désidentifié de la personne, d'où, pour le désigner, l'expression : *Celui qui n'est pas né de la femme*. Le gnostique ainsi libéré de la personne se voit dans sa Réalité suprême, il contemple son Visage originel ; il reconnaît la seule autorité qui soit car il a intériorisé le Père.

Emile

\*Appelé également *Épître sur l'Unicité Absolue*, Ed. Les Deux Océans, Paris, 1982.



Il est dans l'ordre des choses pour la personne de se construire de la manière la plus saine dans un corps sain. Cette constitution est tout d'abord une création d'identité individuelle attachée à un corps, et comme ce corps s'est lui-même construit dans le ventre d'une femme, cette identité est fondée sur la filiation. Ce que propose Jésus à celui qui boit à sa bouche est inouï et dépasse l'entendement ordinaire puisqu'il s'agit de remettre en question cette identité individuelle et avec elle tout ce qui la constitue : origines, filiation, possessions, perspectives. Concernant la filiation, il le fait au logion 101 où il invite à récuser son père et sa mère selon la chair, comme aussi, et dans les mêmes termes, au logion 55. Au logion 99, il dit à nouveau quelle est sa famille véritable, qui n'est pas celle du sang, mais bien celle de l'esprit.

Celui qui n'a pas été engendré de la femme, comment le connaître ou le reconnaître ? La pudeur gnostique à parler du Père témoigne de sa transcendance absolue : il est le Non-Né, l'Inengendré, le Sans-Forme, l'Inconnaissable, l'Origine, la Source, l'Absolu. L'anthropomorphisme d'un dieu que la personne se crée à son image est abandonné. Il ne s'agit plus de continuer à croire à ses propres fabrications mentales, mais de voir de la vision débarrassée des images. Dans tout l'Evangile selon Thomas, un seul qualificatif est donné au Père, c'est "le Vivant", au logion 3 et 50, ce qui ne donne pas de prise à l'imagination. Le mental imagine le monde et conçoit les créatures et les objets, la personne se rêve elle-même puis se fabrique un dieu qui la comprend, plein de compassion pour son problème existentiel, avec une doctrine pour son salut, le tout

s'inscrivant dans le temps. La personne a besoin du temps pour exister, comme la mémoire dans laquelle elle habite.

Celui qui n'a pas été engendré vit dans le non-temps, tandis que tout ce qui est engendré vit dans le temps. Le temps et l'espace sont eux-mêmes engendrés comme piliers de la manifestation, tandis que l'Inengendré est l'Origine. La créature ne peut pas voir son Origine car celle-ci la nie en tant qu'elle-même. Qui donc peut voir l'Inengendré sinon lui-même ? La révélation que me propose Jésus est dite dans le bel Evangile, je n'ai besoin d'aucune autre parole pour passer du rêve au réel, de la personne psychique rêvée à mon identité véritable qui est lumière, et dont le signe en moi est un mouvement et un repos (log. 50)

Christian



On ne voit pas le temps passer. Le temps s'en va et nous nous en allons. Le monde passe et tout passe avec lui. Tout est mouvement, tout est impermanent. A quoi sert de s'agripper à ce qui ne dure pas. S'installer ici bas, c'est bâtir sur du sable. Tout s'enfuit dans l'espace d'un rêve. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le monde est un véritable kaléidoscope et pourtant il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Rien ne peut stopper la course folle du temps, sinon l'arrêt dans l'éternel présent. Ne vous attachez donc pas à ce qui passe. Soyez dans le monde comme un étranger, comme un visiteur de passage :

*Soyez passants.*

(log. 42)

*Ce monde passe et s'enfuit comme un oiseau sur l'arbre !*

(Kabîr)

Au jour le jour, des cellules s'attirent pour composer une forme. A peine réunies, elles se séparent et cette même forme se décompose. Le corps n'est jamais le même. Sous l'apparence d'une masse stable et solide, il ne reste pas une seconde identique à lui-même. A chaque instant, il se transforme et se renouvelle. De la naissance à l'adolescence, de l'âge adulte à la vieillesse, il change de taille, de poids et de consistance. La plus belle œuvre au monde, lorsque l'enfant paraît, est une joie sans pareille, mais une joie éphémère et déjà menacée. Ce qui naît doit mourir. Ce qui vient doit partir. La venue au monde du nouveau-né est le premier pas de sa sortie dans les affres du trépas. L'œuvre de chair est une œuvre de dégénérescence. L'enfant paraît puis disparaît dans le grand cycle de l'existence. Celui qui s'identifie au corps est né de la femme. Parce qu'il se croit matière, issu de la matière, il se soumet à la loi de la matière. Né de la poussière, il retourne à la poussière :

*... ils sont venus au monde vides  
et en sont même à tenter de repartir vides.*

(log. 28)



*Une bulle sur l'eau vive,  
Voilà ta vie qui passe !  
Elle brille un instant puis s'efface  
Comme une étoile à l'aube !*

(Kabîr)

“ Être né de la femme ” ne revêt dans la bouche de Jésus aucune connotation péjorative. Cette expression n'a pour lui valeur que d'un simple constat. Celui qui se prend pour un corps croit être issu d'une matrice. Il subit toutes les conséquences d'une croyance invérifiable et ne règne que sur les apparences. Le gnostique ne s'identifie pas au monde de l'illusion. Il sait qu'il n'est pas ce corps et récuse celle qui l'a enfanté. La femme n'a fait qu'engendrer ce qui sert de support à la manifestation de l'Esprit. Donner l'existence n'est pas donner la Vie. C'est pourquoi on dit de l'éveillé qu'il est engendré par soi-même ou qu'il est l'enfant de la vierge. Seule celle qui éveille à la Vie est la Mère, la Déesse des origines :

*Car ma mère m'a enfanté,  
Mais ma Mère véritable m'a donné la Vie.*

(log. 101)

*Mon père est étranger, ma mère est étrangère,  
Ô Kabîr, et je suis un étranger aussi !*

(Kabîr)

Etranger à ce monde, l'éveillé est non-né, non-créé, non-produit, non-formé. Il est issu du Royaume et retourne au Royaume qu'il n'a en réalité jamais quitté. Il apparaît en ce corps afin de participer pleinement au spectacle du monde et de partager les souffrances de l'humanité : *Je me suis tenu au milieu du monde et je me suis manifesté à eux dans la chair* (log. 28). Il investit ce corps par lequel il se manifeste, mais il ne se confond pas avec sa manifestation. Mieux, ce corps est pour lui le lieu même de la révélation de l'Esprit : ... *si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveilles* (log. 29). L'éveillé sait qu'il est le Soi, l'Esprit, l'Absolu qui ne naît, ni ne meurt. Il est l'être de tous les êtres sans s'identifier à aucun d'entre eux. Le gnostique est éternel. Le Vivant ne meurt pas. Le solitaire qui fait le deux un dans la chambre nuptiale est digne de monter sur le trône. Il est roi avant de paraître sur terre. Il le reste lorsqu'il se plie au jeu de la manifestation. Rien ne peut altérer son être. Nul ne peut usurper son Royaume :

*Heureux celui qui était déjà  
avant d'exister.*

(log. 19)

*Lorsque j'étais, qui donc était ?  
Tous étaient en Moi !*

(Kabîr)

Je suis par-delà le temps. Je suis avant le temps et c'est pourquoi le temps n'a pas de prise sur moi. Je suis avant l'histoire, avant le monde. Tous les prophètes ont annoncé ma venue. Tous les livres sacrés parlent de moi et de moi seul. Nul ne peut m'atteindre. Je précède tous les prophètes. Je suis le Verbe qu'ils prétendent révéler :

*Avant qu'Abraham fût, Je suis.*

(Jn VIII, 58)

Je n'ai ni encre, ni papier, ni plume à la main :

Moi seul, je connais mon visage d'avant ma naissance, puisque je ne suis jamais né. Nul ne peut voir mon Visage originel s'il ne meurt à lui-même. Lorsque je manifeste ma lumière, celle-ci s'occulte en se condensant dans l'image qui donne forme à mon corps. Dans la jubilation de ma révélation, cette image apparente se noie dans ma clarté. Car mon Visage véritable est sans image, vierge comme l'origine. Adorez mon Visage et vous adorerez votre Père. Parce que je suis sans naissance et sans visage, devant moi se prosternent tous les visages :

*Quand vous verrez  
Celui qui n'a pas été engendré de la femme,  
prosternez-vous sur votre visage,  
et adorez-le :  
c'est celui-là, votre Père.*

(log. 15)

*A chanter l'Être Immense qui existe par Soi,  
Je me suis complètement perdu !*

(Kabîr)

Vous vous inquiétez de votre fin, alors que vous ne connaissez même pas votre commencement. Vous anticipez votre mort, alors que vous ignorez tout des circonstances de votre naissance. Comment accéder à la fin si vous occultez votre propre origine ? Seul celui qui se fera petit deviendra grand. Seul celui qui saura être humble pourra se faire roi. Dépouillez-vous des vêtements de la honte. N'ayez pas peur de votre nudité. Soyez comme les petits enfants et vous serez un. Soyez pauvres en esprit et vous serez riches de l'Esprit :

*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,  
et il connaîtra la fin,  
et il ne goûtera pas de la mort.*

(log. 18)

*Je me suis perdu dans l'Un,  
Et suis devenu Un en tout.*

(Kabîr)

Yves



Jésus me demande de voir "celui qui n'a pas été engendré de la femme !" ... Il ne peut donc s'agir d'un de me congénères, même du plus illustre ou du plus saint. C'est au-delà des personnes qu'il me faut chercher, au-delà de leurs paroles et de leurs écrits bien que Jésus me dise : « Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (log. 43), mais au logion 17, il précise : « Je vous donnerai ce que l'oreille n'a pas entendu ! ... »

Si c'est de cela dont il s'agit, ma recherche ne peut concerner que quelque chose « de non perceptible, non communicable et non sujet à partage », comme le dit très bien un Maître Zen.

Partie de moi, cette recherche ne peut finalement que revenir à moi et ne concerner que moi ! Toute tentative de l'étayer par celle d'un autre, serait-il aussi illustre que Jésus, serait une échappatoire créant la confusion entre le personnage « historique » donc aléatoire et ce qu'il EST par sa Parole ici et maintenant.

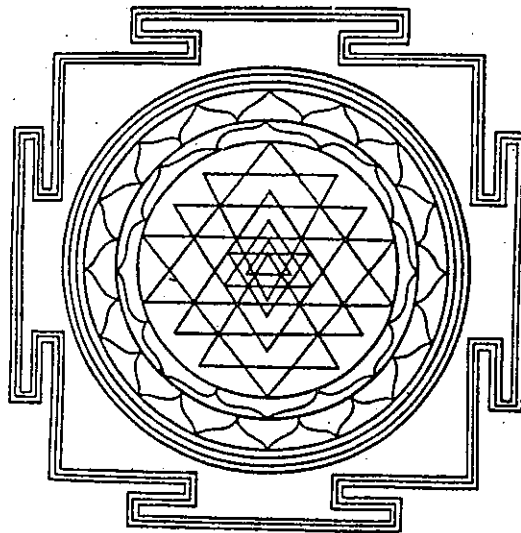
Cet ÊTRE qui n'est pas du domaine du sensible est difficilement repérable et encore moins mesurable. C'est, comme le souligne Emile, « une réalité qui demande impérieusement à être vécue dans une attention sans intention ... ». « C'est l'inné qui me sauve de l'acquis ».

A ce sujet, Karl me dit : « Tu regardes à l'infini vers l'extérieur et tu ne peux pas te trouver... Puis tu regardes à l'infini vers l'intérieur et tu ne peux pas te trouver non plus. Alors tu te reposes dans le fait de ne pas te trouver et tu te résignes entièrement à ne plus chercher ce que tu es, et dans ce repos, cette immobilité totale, il y a la perfection.

Tout ce que tu recherchais est là sans aucune recherche. Donc cela qui recherchait était déjà ce qu'il cherchait ... »

A ce même sujet, Jésus me dit dans le présent logion : « ... Prosternez-vous sur votre visage et adorez-le, car c'est celui-là votre Père ! »

André



Nous avons la nostalgie de la Lumière  
mais quand, dans un éclair  
nous réalisons brusquement  
que nous sommes  
cette Lumière,  
depuis toujours,  
n'est-ce pas naturel  
de tomber à genoux  
devant une telle merveille ?  
Toujours présente,  
même lorsque nous sommes distraits.  
Evidence telle  
que la peur de la perdre  
ne nous effleure même plus,  
que son absence apparente  
ne cause aucune impatience.  
Car c'est nous  
la merveille des merveilles,  
immuable  
de tout temps,  
non engendrée de la femme  
mais uniquement transmise par elle,  
peut-être même à son insu.  
Et dans ce cas  
c'est encore une plus grande merveille !

Post scriptum! ou réflexion à ce sujet :

N'est-ce pas amoindrir Marie que de vouloir la faire naître immaculée, pour donner plus de poids à la naissance de Jésus ? (... car si l'esprit a été à cause du corps... log. 29)

Léon 5.10.2003



Je suis avant toute chose et en toute chose.

La création, l'engendrement sont des automatismes de ma manifestation par lesquels elle se multiplie, mais qui ne me conditionnent d'aucune manière. Mon antériorité à ma manifestation ne s'inscrit pas dans le temps, elle lui est antérieure mais de façon purement logique. Je suis comme le pouce avant l'index sur les doigts de Karl.

Pur absolu, je me repais de l'affolement d'intellects humains avides de comprendre qui de la poule ou de l'œuf a précédé l'autre. Lorsque ces intellects renoncent enfin à

comprendre, alors je suis vu. Cette vision est un instant magique. Certitude que je suis, sans détour, dans l'éblouissement total.

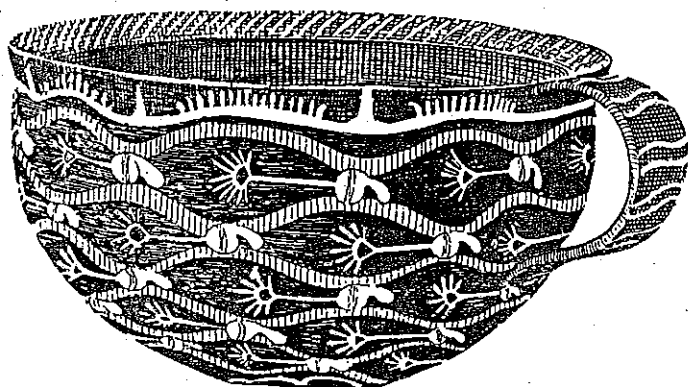
Quand l'intellect renonce, alors les sens qui l'alimentent, doivent aussi renoncer. L'œil, l'oreille, le nez, la langue n'ont plus qu'à se dissoudre. Le visage qui les supporte, n'a d'autre ressource que de se cacher à ma lumière car les images qu'il suscite, sont vaines et triviales.

Quand le visage se prosterne, l'intellect se retrouve cul par dessus tête exhibant ses concepts honteux. Quel meilleur service rendre à cet artefact grotesque que d'écraser contre terre la tête qui prétend en être à la source ! Mords la poussière, pauvre clown !

Mais, en toutes choses, je suis. Point n'est besoin de les voir, de les entendre, de les sentir, de les goûter ; la certitude d'une continuité sans faille entre mon énergie et l'énergie qui les habite, me ravit en chaque être qui s'y abandonne. La vision de cette énergie est totale sérénité intensément jubilatoire.

Je suis alors dans une pure adoration de moi-même, à la fois le Père et le Fils qui adore en lui le Père.

Michel



# RECHERCHES

Marsanne 01/05 l'après-midi  
(suite des échanges avec Karl Renz)

*Elsa* : J'ai quelque chose à demander concernant la traduction, car je me trouve complètement plongée dans la dualité. J'écoute d'une oreille Karl qui parle en anglais et comme je me dis que je ne vais pas tout comprendre, j'écoute en même temps le français de l'autre oreille. Cela fait une telle confusion que parfois je n'entends ni l'un ni l'autre. Ce que je souhaiterais, c'est que Karl parle et qu'ensuite il y ait la traduction.

*Maria* : *Ça c'est difficile.*

*Karl* : C'est ce que disait Jésus : « Je ne suis pas ici pour vous éclairer, mais pour vous rendre confus ».

(Rires)

*Karl* : *La confusion c'est votre nature. Donc, n'essayez pas d'être clair. C'est dans l'Evangile selon Thomas. C'est quel logion ?*

*André* : C'est ce que dit Emile: « Je ne peux pas être plus clair ni plus confus ».

*Edmond* : C'est le logion 16. « Sans doute les hommes pensent-ils / que je suis venu jeter la paix sur le monde, / et ils ne savent pas / que je suis venu jeter des divisions sur la terre, / le feu, l'épée, la guerre. / Car il y en aura cinq dans une maison, / trois seront contre deux / et deux contre trois, / le père contre le fils, / et le fils contre le père, / et debout, ils seront *monakhos*. »

*Michel* : *La traduction de monakhos, c'est « allein », c'est-à-dire seul.*

*Karl* : La solitude.

*Michel* : *Emile n'avait pas traduit ce terme, il avait gardé monakhos.*

*Jo* : Mais, dans un autre logion, *monakhos* signifie solitaire. Les deux sont côte à côte.

*Michel* : *Il y a une autre traduction pour monakhos qui est « unifié, l'unifié ». Ce n'est pas pareil, cela signifie : « J'aurai fait le deux un ».*

*Karl* : L'un sans second.

*Nicole* : *Alors il n'y a pas de « un ».*

*Karl* : C'est pourquoi on nomme cela « advaita », qui est la non-dualité et non l'unité. Tant qu'il y a « un », il y a un problème. Mais « un » ne peut pas demeurer seul. « Un » seul devient « tout un ». Il n'y a même plus le « un ». En anglais, *alone* (seul) et *all one* (tout un) c'est pratiquement le même mot. C'est pareil en allemand : il y a *seul* (*allein*) et *tout un* (*alleins*). Etre seul ou être tout un, c'est juste une prononciation différente.

Elsa : Si Karl parle en allemand, je n'aurai plus de problème, car je ne comprends pas cette langue.

Karl : *Okay. Cela ne me pose aucun problème : questions en français et réponses en allemand. (Silence...) Situation obscure (en français). Maintenant, le problème est que personne ne veut poser de questions en français, parce qu'aucun Français ne veut de réponses en allemand. L'anglais est peut-être plus neutre... Pas de questions ? Tout est clair en ce qui concerne l'Évangile de Thomas ?*

André : Si on lisait le logion 12 ? Il se rapproche quand même pas mal de ce dont on a parlé ce matin.

Claude : « Les disciples dirent à Jésus : / Nous savons que tu nous quitteras : / qui se fera grand sur nous ? / Jésus leur dit : / Au point où vous en serez, / vous irez vers Jacques le juste : / ce qui est du ciel et de la terre lui revient. »

Jo : J'aimerais qu'à l'occasion de ce logion tu reviennes à la question qui a été évoquée ce matin au sujet des religions. Ta réponse a été qu'en fin de compte, c'est presque égal qu'il y ait ou non attachement à une religion.

Karl : *Je ne dirais pas que c'est égal, mais que c'est toujours adapté à la situation, à la culture. C'est toujours une question d'adaptation.*

Jo : Ma question c'est simplement que ... En tant que l'Un, je n'ai pas tellement à me préoccuper de ce que les autres, si je puis dire, font. Au contraire, ça m'est absolument égal si la religion catholique, protestante ou islamique a telle ou telle vision, ou dogme. Je n'ai pas à me situer là.

Karl : *Ça montre la direction : il faut être concentré sur soi-même, car ce n'est pas par les autres qu'on se trouve soi-même ; qu'un autre soit ou ne soit pas, on est toujours ici.*

Jo : Donc, dans sa réponse « au point où vous en êtes, vous irez vers Jacques le Juste », Jésus ne prend pas position. Ceux qui l'ont entendu, ceux qui, comme Thomas, sont devenus « moi », n'ont pas à se préoccuper...

Karl : *Non, si ça les intéresse, ils doivent aller vers ceux qui s'occupent du monde.*

André : Ce qui me frappe dans ce logion, c'est qu'il accepte toutes les attitudes des disciples.

Karl : *Il accepte tout parce qu'il est la source de tout. Il le fait sans effort. Il n'est pas obligé de faire quoi que ce soit pour cela.*

André : Il n'est pas négatif, puisqu'il leur dit : « Allez vers Jacques le juste. » Il se trouve que Jacques est son frère. Historiquement, on sait plus ou moins que Jacques a été le premier chef de l'église...

Claude : De l'église de Jérusalem.

Karl : *Il dit par ailleurs : « Ne te préoccupe pas des morts. Laisse les morts enterrer leurs morts ». Ça va dans le même sens.*

André : Et à un autre moment, quand-on lui parle de Moïse, d'Abraham et de je ne sais quoi : « Vous parlez des morts, et celui qui est vivant devant vous, vous ne le voyez pas ».

Karl : *Vous ne voyez pas le vivant parce qu'il ne bouge pas.*

André : C'est ça. Il a une parole aussi audacieuse que la tienne qui est de dire : tout est là. Il n'y a pas de nécessité de chercher ailleurs.

Karl : *Tout est complet. Pas de nécessité de changer quoi que ce soit.*

Alain : Car pour moi, dans cet instant, le vivant est là.

Karl : *Comme toujours. « Là où il y a trois qui se réunissent en mon nom, je suis parmi eux ». C'est juste la concentration du mouvement vers l'immobile. Ça, c'est la gnose. C'est le serpent qui regarde sa propre queue et qui pense, parce qu'elle bouge, que c'est un autre serpent, mais en fait, c'est uniquement la queue qui bouge toute seule. Et dans la compréhension que ce qui est mobile n'est pas différent de ce qui est immobile est la connaissance de soi. Celui qui est silencieux se reconnaît dans le mouvement. Par conséquent, rien ne vient ni ne part. Pas de différence. C'est le signe gnostique, seulement le Soi dans le mouvement et l'immobile. Il n'y a pas de contradiction.*

André : C'est, je crois, cette fameuse recherche qu'on a eue même avec Emile sur le mouvement et le repos.

Karl : *Il n'y a pas de contradiction.*

Simone : Il me semble que ce matin vous avez dit que rien ne bouge, tout est immobile. Ce qui prouve d'ailleurs qu'il n'y a ni temps ni espace.

Karl : *Paradoxe. Paradoxe.*

Simone : Donc, il n'y a ni mouvement ni repos. Puisque rien ne bouge : tout est immobile.

Karl : *Il n'y a ni mouvement, ni silence, ni repos.*

André : Oui, mais c'est quand même intéressant que ces deux mots existent. S'ils ont été mis là, ce n'est pas pour rien.

Simone : Il faut peut-être les dépasser.

Karl : *Non, il faut dire qu'on est ce qu'est le mouvement et ce qu'est le silence. C'est à ce moment-là que cela se dissout. Alors, il n'y a plus de contradiction. La contradiction n'existe que tant qu'on définit l'un ou l'autre.*

Simone : Oui.



Karl : *Quand tu es le silence, tu es le silence, et quand tu es le mouvement, tu es le mouvement. Mais toi-même, tu ne bouges jamais et tu n'es jamais silencieux.*

André : A propos de cette image du mouvement et du repos, il y a le logion 50 où il est dit : « Si on vous demande d'où êtes-vous ? dites-leur : / Nous sommes venus de la lumière, / là où la lumière est née / d'elle-même. / S'ils disent : / qui êtes-vous ? / dites : / Nous sommes ses fils / et nous sommes les élus du Père le Vivant. S'ils vous demandent : / quel est le signe de votre Père qui est en vous ? / dites-leur : / C'est un mouvement et un repos. » Moi, j'ai toujours pris ça comme une boutade, c'est-à-dire que Jésus les envoie balader.

Karl : *C'est un tout : mouvement et silence, ce qui est devenu lumière par soi-même.*

André : Ça, oui, d'accord. Mais à la fin ?

Karl : *C'est l'absolu. A la fin, il est dit : il est en même temps mouvement et repos. C'est un paradoxe. C'est pourquoi dans la religion hindoue, on parle de Parabrahma, le paradoxe. L'être absolu qui est et qui n'est pas, c'est le Parabrahma. C'est toujours Para. C'est pourquoi on dit aussi paradis. C'est le paradis. Ce qui est « avant ».*

Maria : Claude n'y croit pas.

Karl : *A quoi ne croit-il pas ?*

Claude : Au paradis.

Karl : *C'est une parodie.*

(Rires)

Karl : *C'est une parodie venant du paradis.*

Claude : Le mouvement et le repos dans Brahmâ sont un paradoxe. Mais le mouvement et le repos « avant » Brahmâ, Parabrahma, ne sont plus un paradoxe, car là tout est résolu.

Karl : *Il n'y a ni solution ni non-solution parce que cela n'intéresse personne.*

Claude : Avant Brahmâ.

Nicole : Il n'y a plus personne.

Karl : En l'absence d'un concept de compréhension, il n'y a pas de nécessité de comprendre. Alors, c'est un paradoxe, un koan. Il n'est pas dissous, il n'est tout simplement plus là. Une solution serait déjà un autre état, alors il ne peut pas y avoir de solution. La dissolution est l'annihilation complète.

Claude : Je trouve que ce logion 50 est une immense preuve d'amour de Jésus : Il est dans l'unicité et il se penche vers nous avec des mots sachant que les mots ne sont que des mots.

Karl : La compassion est sa nature, il n'a pas besoin de s'adresser à quelqu'un parce qu'il n'y a personne à qui s'adresser.

Claude : Et nous l'entendons.

Karl : *Lui, il s'écoute d'abord lui-même.*

Claude : Bien sûr.

André : C'est ce que tu fais toute la journée.

(Rires)

Karl : Il parle. Il entend. Il n'y a pas de « parler à quelqu'un » parce qu'il n'y a personne à qui s'adresser.

Michel : Ce qui est important dans ce que disait André tout à l'heure, c'est : « Quel est le signe du père qui est en vous ? Dites leur que c'est un mouvement et un repos. » Et il ajoutait que c'est de l'humour. Et effectivement, parce que : « Quel est le signe qui est en vous ? » C'est le père. Et le père, c'est un jeu de mots. C'est quelque chose qui m'est incompréhensible, puisque c'est à la fois un mouvement et un repos. Donc, c'est dans la mesure où ce signe qui est en moi est que je ne comprends pas, que mon intellect ne peut pas accéder à la réalité, qu'il est le signe que le Père est en moi.

Karl : L'intellect devient réalité quand il disparaît.

Michel : Voilà, c'est ça. Le fait que je sois moi-même un paradoxe prouve que le Père est en moi.

Claude : Tout ce qui est manifesté, l'intellect ou autre chose, a peut-être un semblant de réalité au moment où il disparaît. C'est un 'blitz', un éclair. Toute lumière qui s'allume, à peine allumée, s'éteint. C'est un 'blitz'.

Karl : Claude a une illumination.

Claude : Mais très courte.

Karl : La science est actuellement arrivée au point de distinguer entre la forme et la non-forme, c'est-à-dire entre la matière et l'esprit. C'est l'anti-matière qu'ils savent capter dans un champ magnétique, et au moment où matière et anti-matière fusionnent, il y a des protons, de la lumière pure. La source naît de la fusion de la forme et de la non-forme.

Claude : Emile disait, et on l'a tous dit avec lui : « Au moment où la personne disparaît, c'est une image, le Soi désigne la personne qui disparaît dans cet éclair et dit : c'est moi ».

Karl : C'est une fraction de seconde.

André : Dans le texte de Karl que j'ai lu, la chose qui m'a paru la plus importante, ça a été un certain « ha, ha ». Avec Maria, nous avons discuté longuement pour savoir comment il fallait l'écrire ...

Claude : J'ai moi aussi écrit « ha, ha » à Maria et à André à propos d'un texte de Karl, et André m'a répondu : « J'ai entendu ton « ha, ha » en réponse au Aha de Karl ».

Karl : Ahaa.

André : Nous avons des discussions passionnantes ! ...

Claude : Les Upanishads disent la même chose. Il apparaît comme un éclair : Ha !

Karl : Le Ahaa, c'est déjà la relaxation, le relâchement total. Et avant, c'est le Aha.

(Rires)

Claude : C'est brutal, c'est très brutal. C'est très court.

Karl : *Mais après, la détente est très longue.*

André : Il est vrai que ce Aha est incommunicable.

Karl : *C'est la compréhension qui est imprononçable.*

André : On dit « Aha » et l'on passe pour un idiot.

Karl : *Le grand clown.*

André : Et l'on est ici un certain nombre d'idiot.

Karl : Quand sa réputation est définitivement ruinée, on peut vivre tranquillement. (Vieil adage allemand : Und ist der Ruf erst ruiniert, lebt es sich recht ungeniert) ... On n'a plus rien à perdre.

Monique : Au village, je ne sais pas quel effet cela ferait.

Karl : *Mais c'est déjà comme ça maintenant.*

Monique : Oui, un peu.

(Rires)

Karl : *On fait tout pour qu'il en soit ainsi.*

(Rires)

Yves : Quand on a tout perdu, on n'a plus rien à perdre.

Karl : Si, on peut encore perdre ce qui est déjà perdu. On peut encore perdre celui qui a déjà perdu.

Yves : « Et à celui qui n'a rien, je lui prendrai. »

Karl : Je lui enlève même ce qu'il n'a pas. C'est ainsi que je lui enlève la propriété de ne rien posséder. Parce que ne pas avoir est aussi posséder.

Nicole : Ne pas posséder est aussi le fait de posséder. Il y a encore quelqu'un qui n'a plus rien à posséder.

Karl : Même à celui qui ne sait pas, il sera pris. Il y a d'abord celui qui sait, puis celui qui ne sait pas, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, et surtout pas celui à qui il ne reste déjà plus rien.

Michel : C'est amusant, car ce propos de Jésus qui est repris dans des Evangiles, je ne sais plus lesquels, scandalise énormément les chrétiens qui disent : « Je ne comprends pas, alors que j'établis sans arrêt la justice, Jésus dit : à celui qui n'a pas, je prendrai ». C'est là qu'on voit tout l'humour du logion 12, parce que quand on lui dit : « Qui se fera grand sur nous ? »

il répond : « Au point où vous en êtes, vous irez vers Jacques le Juste », c'est-à-dire, faites donc la justice. Mais la justice n'a rien à voir avec son enseignement.

Claude : Est-ce que tu peux traduire le 'ah' ? C'est la Kénah Upanishad : « Il vient de l'éclair. Il flamboie comme l'éclair. Ha ! Il a jeté un bref coup d'œil. Ha ! Ha ! ». 'Finita la comedia' !

Karl : Il y a plein de comédiens ? Et quand ils sont partis, il n'y a plus de comédie ?

Maria : Non, c'est un ajout de Claude.

Jean-Paul : J'ai une question à propos du logion 67. Je lis : « Celui qui connaît le Tout, / s'il est privé de lui-même, / est privé du Tout. ». Ça a été commenté par Michel qui avait proposé « l'endroit total », ce qui reviendrait à dire : « est privé de l'endroit total ».

Karl : C'est quand tu connais le monde et tous ses secrets, mais si tu ne te connais pas toi-même, tu ne connais rien.

Jean-Paul : Alors, notamment, qu'est-ce que ça veut dire, « être privé de soi-même » ? Qu'est-ce que Jésus entend par là ? Parce que, pour moi, c'est peut-être simplement l'ego, le soi, l'apparence, tout ce qui peut gêner cette descente au fond du Soi. Je m'imagine que finalement, c'est tout notre conditionnement. D'autre part, par rapport au logion 11 dont nous avons parlé à midi : « Au temps où vous étiez Un, / vous avez fait le deux ; / mais alors, étant deux, / que ferez-vous ? », apparemment Jésus ne sait pas comment aider, il ne fait aucune proposition. Il ne sait pas lui-même ce qu'il faut faire.

André : Démerdez-vous.

Jean-Paul : Alors que dans d'autres logia, il précise ce qu'il faut faire, comme se faire désert, par exemple. Mais je complique, alors, revenons au logion 67.

Karl : Si tu avais tout compris dans le monde, si tu avais reconnu tout ce qui peut être connu, tu n'aurais toujours pas connu ce que tu es. Même en connaissant tout ce qu'il y a dans le monde, tu ne te connais toujours pas toi-même. Parce que tout ce que tu peux connaître n'est pas ce que tu es. Si tu connais ce que tu es, tu sais ce qu'est le tout. En d'autres mots, si tout le connaissable était reconnu, tu n'aurais toujours rien reconnu, car ce que tu es n'est pas du tout touché par cela. Mais au moment où tu connais ceci dans la non-connaissance de ce que tu es ou de ce que tu n'es pas, tu connais le tout. C'est le paradoxe de la connaissance. Que tu te connaisses dans l'inconnaissance absolue, parce que tu es ce qui n'est pas connaissable, c'est insaisissable, incompréhensible, sans second, et toute idée de possibilité de connaître, fait naître, à partir de la première idée, la dualité. N'être que ce qui ne se connaît pas de second, être l'absolu qui n'a pas d'idée de second, être ce qu'est la connaissance absolue tout en ne connaissant rien soi-même, parce que la connaissance est toujours dualité, ça c'est l'essence de ce que dit Jésus.

André : (logion 3) : « S'il vous arrive de ne pas vous connaître, / alors vous êtes dans la pauvreté, / et c'est vous la pauvreté ».

Karl : Oui, ça c'est le paradoxe, la connaissance absolue de ne pas se connaître, d'être en ce moment absolument ce qui est inconnaissable, parce qu'il n'y a plus de second. La compréhension de la non-dualité est la connaissance de l'inconnaissance absolue.

André : C'est lorsque l'on n'a pas cette connaissance de l'inconnaissance que l'on est dans la pauvreté.

Karl : C'est toujours une question d'interprétation. Au sens littéral, on pourrait donner différentes interprétations. A un moment donné, il dit : « Heureux les pauvres d'esprit ».

André : C'est pour ça que je l'ai rapproché du logion 67, parce que, d'un côté, Jésus dit : « Si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, vous êtes dans la pauvreté ». Et là, il dit : « Celui qui connaît le monde, s'il ne se connaît pas lui-même, il ne connaît rien ».

Jean-Paul : Ce n'est pas ça ce dont je voulais parler. Il s'agissait d'être privé de soi-même.

Karl : Il veut dire par là que si vous rencontrez quelqu'un qui sait, vous rencontrez un ignorant.

Anasuya : On parle d'être privé de soi-même.

Karl : C'est l'absence de soi. L'absence de l'idée de soi est la connaissance. L'absence de connaissance ou de non-connaissance, ce n'est pas la présence de quelqu'un qui sait ou qui ne sait pas. La connaissance, c'est l'absence de quelqu'un qui sait, c'est-à-dire l'absence d'un ignorant. Ça implique tout, ça n'exclut rien, car toutes les questions concernant la connaissance et la non-connaissance se dissolvent.

André : Autrement dit, on peut aussi bien écouter ce que tu viens de dire que ne pas l'écouter et ne pas en tenir compte.

Karl : Si vraiment tu ne te préoccupes plus de rien parce que celui qui se préoccupe a disparu, alors, la vie est riche. Mais tant qu'il y a quelqu'un qui se soucie de savoir, la vie est pauvre. C'est la pauvreté de celui qui se soucie.

André : C'est vraiment un hymne à la paresse.

Karl : Celui qui veut savoir ne sait rien. C'est pour ça qu'il est pauvre parce qu'il est préoccupé.

Claude : Dans mon état naturel, je vois à l'évidence que la question et la réponse sont toujours concomitantes. Je ne pose jamais de question. Il n'y a jamais de question.

Karl : Il n'y a pas de questionneur.

Claude : Il n'y a pas de questionneur. Il n'y a pas de questions parce qu'il n'y a pas de questionneur. Il n'y a pas de « deux ». Cela ne veut pas dire que je ne sais rien. Je ne sais pas. Je pense plutôt que je sais tout, de l'intérieur, instantanément et absolument. Mais je ne peux rien dire parce que je n'existe pas en tant que questionneur.

Karl : Il n'y a pas de questions... En aucun cas, il n'y a quelqu'un qui pose la question ou quelqu'un qui répond.

André : Quand la réponse est bonne, la question disparaît.

Karl : Le questionneur, celui qui pose la question disparaît. La direction est toujours vers la disparition du questionneur, parce qu'il n'y a personne qui répond. C'est ça qui est la base, le questionneur et celui qui répond sont le même, l'Un. Et l'absence de questionnement... (die Fraglosigkeit).

Claude : Poonja, à qui quelqu'un dit « cet état, c'est l'état d'amour », répond que c'est au-delà de l'amour et il donne une image : « C'est comme être au centre d'un océan sans rivage et sans vagues ».

Karl : Ça, c'est l'unité de la conscience. Mais je ne parle pas de cela. Cela peut être décrit.

Claude : Il donne cette analogie.

Karl : *Ça sonne bien.*

Claude : C'est pris comme une analogie. Il ne dit pas, « c'est », il dit, « ça ressemble ».

Karl : Même cette image est très faible, parce que c'est une image de l'unité : elle comporte toujours en elle le désir d'un état plus naturel que celui-ci. Car toute description d'un état quelconque signifie quelque chose de plus naturel. Toute description d'un état naturel est un état a-naturel.

Claude : Dis lui qu'il a gagné, je suis mort. (Rires)

Karl : En Inde, on m'appelle Karli le moissonneur, le faucheur de têtes, « the blade runner », « the terminator »... (Note : Karli, c'est à cause de la déesse Kali !)

Claude : « The blade runner », c'est un film de science-fiction de Scott, vieux de vingt ans...

Karl : Oui, avec Harrison Ford, mon film et mon acteur préférés. Ces descriptions sont toujours les tentations du diable, les séductions du diable intérieur, de l'ego. Dans la description d'un état plus naturel se crée l'enfer, ici, pour que le diable survive, reste vivant.

Yves : De toute façon, ça ne sert à rien de chercher quoi que ce soit, ça ne sert à rien de poser des questions, ça ne sert à rien de vouloir connaître.

Karl : Il suffit de savoir que c'est du « non sens ». Le « non sens » n'a pas moins de sens que le sens. C'est « nonsense ». En anglais « in no sense / innocence », est l'innocence : n'avoir pas de sens. Donc l'innocent en toi n'a pas de sens. « In no sense, in no sensation ». Ce que tu es n'est pas un objet de sensation. Tu n'es pas dans les sens.

Claude : Ah, ça c'est bien. Ce que je suis n'est pas un objet de sensation.

Karl : Tu n'es pas un objet. Tu n'es pas dans ce monde, tu n'es pas de ce monde. Tu es toujours « avant », mais jamais « de » ou « dans ». Ça, c'est l'innocence : « in no sense ».

Nicole : Dans le non-sens.

Yves : Le non-sens ou l'innocence ?

Anasuya : Les deux.

Claude : Quoi que je dise de moi, je suis toujours avant.

Karl : *Oui, toujours avant.*

Claude : Ça c'est simple, c'est clair. Je suis toujours avant.

Karl : Toujours avant. Avant quoi que ce soit. Tu es toujours avant le monde, avant les sens ; avant tout ce que tu peux penser, tu dois être, et tu l'es. Ça, c'est la connaissance. Ça, c'est la connaissance de Soi : être avant la connaissance.

Claude : Le plus ne peut pas sortir du moins. Il faut qu'il y ait quelque chose avant, pour avoir quelque chose de moins après, donc, même pour l'intellect, c'est très satisfaisant.

Karl : Et c'est pourquoi on l'appelle le substrat, ce qui ne peut pas être soustrait davantage, là où il n'y a plus d'avant. Ça, c'est le 'Urgrund', la raison première, le fondement premier de Maître Eckhart. Le fond qui n'a plus de fond.

Anasuya : La base qui n'a plus de base.

Claude : D'ailleurs Maître Eckhart dit : « Dans la cause première ».

André : Quand on demande à Jésus : « Quelle sera notre fin ? », il répond : « Avez-vous donc dévoilé le commencement pour que vous cherchiez la fin ? »

Karl : En ne trouvant pas le début...

André : « Car tel était le commencement, telle sera la fin. Celui qui se tiendra dans le commencement... »

Karl : ... là où il n'y a pas de temps...

André : « ... connaîtra la fin et ne goûtera pas de la mort ».

Karl : Parce que c'est ce qui est avant. Ce qui est avant le début est aussi avant la fin. « The prior is beyond and the beyond is prior » : L'antériorité est au-delà et l'au-delà est antérieur.

Claude : Ce logion s'éclaire très bien.

Yves : Revenons à la question que posent sans arrêt des disciples : « S'il n'y a vraiment rien à faire, qu'est-ce qu'il faut faire pour décéder? »

(Rires)

Karl : Il y a une belle phrase : « Vis la vie comme la vie te vit ». Alors, il n'y a plus de questions. Et tout est réglé, parce que tout est déjà réglé.

Nicole : Vis ta vie comme la vie te vit. C'est elle qui nous vit, ce n'est pas nous qui vivons la vie.

Karl : Tu es la vie. Comme tu es la vie, tu es vécu par la vie.

Claude : Il y a quelque chose de très surprenant, parce que le devenir est un énorme mensonge. Et nous avons eu beaucoup de difficultés, tous, à lutter contre le devenir et le futur. En revanche, dans l'autre sens, il n'y a pas de fin au retour à l'Un. Il n'y a pas de fin au retour à l'unité. C'est toujours ce que je suis quand je l'exprime, je suis toujours avant ce que je dis. Et à l'infini, je suis toujours avant. Il y a un arrêt brutal du devenir et dans le sens du retour au commencement, il n'y a pas d'arrêt. Je suis toujours avant ce que je veux en dire.

Karl : Ce qui est toujours avant. C'est Nisargadatta qui dit : « Prior to consciousness ». (Avant la conscience)

Claude : Dans le mauvais chemin du devenir, il y a un mur. Dans le bon chemin du retour au commencement, le chemin est infini.

Karl : Sois le commencement et tu seras la fin.

André : Il y a le logion 84 qui fait allusion à des modèles qui étaient en nous au commencement.

Jean : C'est encore avant ces modèles-là.

Karl : Ça veut dire que l'infini de l'existence est insupportable pour l'ego relatif, parce que le petit « je » ne peut pas saisir l'étendue, l'immensité de l'infini et, dans cet état insupportable, il disparaît. Seul cet état insupportable de l'infini est la légèreté de l'être.

Edmond : « Jésus a dit : / Les jours où vous voyez votre forme, / vous vous réjouissez. / Mais lorsque vous verrez vos modèles / qui au commencement étaient en vous, / qui ne meurent ni ne se manifestent, / ô combien supporterez-vous ! »

Simone : Je commence à le comprendre ce logion-là

Karl : L'insupportable légèreté de l'être y est joliment décrite. Parce que, pour celui qui est avant tout, il est facile d'être avant tout. Mais pour qui ce n'est qu'une image de cela, c'est insupportable et inaccessible. Ce qui est l'idée de l'être ne peut jamais devenir ce qui est avant l'idée. Tout ce que fait l'idée pour arriver avant l'idée fait que l'idée est une idée. C'est la stérilité de tout désir, de toute activité qui tend à devenir ce qu'on est, et alors la paix s'installe. Résignation totale (en français). Aucune activité, aucune connaissance ne peut faire de toi ce que tu es. L'image ne peut jamais devenir ce qu'elle représente.

Edmond : Alors qu'elle en a la prétention.

André : Emile traduisait ça par image et lumière.

Karl : *L'idée ne devient jamais cela d'où elle vient.*

Claude : Ah, ça c'est bien. L'idée ne peut jamais devenir ce d'où elle est venue. Elle est toujours édulcorée.

Karl : *Elle est morte. Toute idée est morte. La vie en soi est avant toute idée de vie.*

Nicole : Oui.



Claude : Oui.

Karl : Et ce qui n'est pas une idée de vie, ce qui est la vie en soi, ne connaît pas la vie, parce que c'est la vie.

Nicole : Elle ne peut pas se connaître.

Claude : Il a raison.

Karl : Oh !... Encore et toujours avoir raison à nouveau ! Tous les jours !

Claude : Nous parlons comme ça, parce que nous sommes convaincus que tu n'as pas d'ego.

Karl rit : En réalité, j'ai un très grand ego. J'espère vous avoir convaincu de rien. Je ne suis pas ici pour convaincre, je suis la création même.

Claude : Je vois un homme humble.

André : Je crois que ça n'a pas de sens pour lui.

Claude : Il ne veut pas me répondre.

Karl : *Humilité. Peu importe.*

Claude : Pour ce qu'il reste de l'homme.

Karl : *Pfff... « Big pouf ». Le grand pouf...*

Yves : Donc après le Ah, il y a le Pouf !

(Rires)

Edmond : On aura quand même appris quelque chose...

Karl (*en français*) : C'est le grand ballon. La grande idée. (Il fait le geste du ballon qui se dégonfle) *C'est le grand pet de l'existence.*

(Rires)

Claude : Le grand flop. Quand même... L'idée qui parle de la vie est déjà la mort. Elle ne peut pas exprimer la vie. Il nous a dit ça.

Nicole : Oui. C'est tout à fait ça.

Karl : *L'idée d'être en vie, est morte.*

Claude : C'est toujours avant.

Karl : *On est toujours en retard.*

Claude : On est toujours en retard. C'est pour ça qu'on est mort.

Nicole : Un milliardième de milliardième de milliardième de seconde trop tard.

Karl : *« Celui qui arrive trop tard est puni par la vie ».*

Maria : C'est une phrase de Gorbatchev.

Karl : Helmut Kohl a dit : « J'ai la grâce de la naissance tardive. Peut-être étais-je un placenta ».

Yves : Ce qui veut dire que je suis le dernier. Je suis celui qui arrive après le bébé.

Karl : Non, c'était Helmut Kohl qui disait que s'il était né plus tôt, il aurait été nazi.

(à suivre)



# ORPHEE CRUCIFIE

## ORPHEE ET LA NAISSANCE DE L'OPERA

(suite Cahier 113 et fin)

### *Prélude à un chant inconnu*

Auteur d'une Cantate pour le prix de Rome intitulée *La Mort d'Orphée*, qui souligne la douleur du musicien incompris, Hector Berlioz, grand admirateur de Gluck, réhabilite l'œuvre majeure de ce dernier. Alors qu'en 1858, l'*Orphée* de Gluck est considérée comme une antiquité, Jacques Offenbach n'hésite pas, dans son *Orphée aux enfers*, à parodier l'air fameux : *J'ai perdu mon Eurydice*. Le succès bourgeois de cette grossière caricature qu'est l'opéra-bouffe fait frémir Berlioz et l'incite à ressusciter l'original. Inspiré par les écrits de Ballanche qui présente Orphée comme un initiateur et désireux de retrouver la *divine fleur de l'expression* de l'œuvre de Gluck, dont il conserve l'orchestration, Berlioz prépare une nouvelle version à l'intention de la cantatrice Pauline Viardot, chargée du rôle titre, confié à l'origine à un castrat. La modification la plus notable concerne le chœur final, auquel Berlioz préfère substituer celui du dernier opéra de Gluck *Echo et Narcisse*. Ce chœur, intitulé *Le Dieu de Paphos et de Gnide*, est un hymne serein à la toute-puissance de l'Amour, dieu unique et souverain universel des cœurs :



*Le Dieu de Paphos et de Gnide*  
*Anime seul tout l'univers.*  
*Au haut des airs, il atteint l'oiseau rapide...*  
*Il réunit la grâce et la beauté.*  
*C'est lui qui pare la sagesse*  
*Des attraits de la volupté<sup>1</sup>.*

Orphée devient le prophète des temps nouveaux. Il accède à une fonction initiatique, celle d'un éveilleur de l'humanité. Franz Liszt, pour sa part, voit dans la musique un art rédempteur, reproduction sensible de la part divine mystérieusement cachée dans l'homme et dans la création. Avec *Orpheus*, le plus bref de ses poèmes symphoniques, le mythe lui donne l'occasion de composer un hymne à la beauté et à la musique. La magie du son chasse les mauvais démons qui *se combattent dans l'âme de chaque homme, et au plus profond de chaque société*. Orphée nous fait échapper à notre condition limitée pour nous éveiller à l'harmonie universelle : ... *Orphée, c'est-à-dire l'Art, doit épandre ses flots mélodieux, ses accords vibrants comme une douce et irrésistible lumière, sur les éléments contraires qui se déchirent et saignent en l'âme de chaque individu, comme aux entrailles de toute société<sup>2</sup>*. La belle histoire d'amour sert à Liszt de prétexte pour illustrer sa conception de l'art à travers lequel le musicien, en transcendant sa condition limitée, perçoit l'harmonie suprême. La musique est prélude à la découverte de la vérité : *Notre vie est-elle autre chose qu'une série de préludes à ce chant inconnu dont la mort entonne la première et solennelle note<sup>3</sup>?*

<sup>1</sup> Gluck, *Orphée & Eurydice*, Monteverdi choir, Orchestre de l'Opéra de Lyon, John Eliot Gardiner, EMI.

<sup>2</sup> D. Pistone P. Brunel, *Musiques d'Orphée*, PUF, p. 118.

<sup>3</sup> Franz Liszt, *Les Préludes, Mazeppa, Orphée...*, Michel Plasson, Dresdner Philharmonie, Berlin Classics.

On ne fait pas chanter Orphée, il est le chant lui-même...

De cette note originelle découlent toutes les autres. Claude Debussy rêve d'explorer ce monde sonore : Ne pensez-vous pas qu'il y aurait quelque chose d'admirable à faire avec le mythe d'Orphée ? Celui de Gluck n'en représente que le côté anecdotique et larmoyant, laissant de côté tout ce par quoi Orphée fut le premier et le plus sublime des incompris<sup>4</sup>. Travaillant en étroite collaboration avec Victor Segalen sur le thème d'Orphée-roi, Debussy envisage d'en faire son testament lyrique. Comment atteindre l'inouï ? En travaillant le livret souhaité par Debussy, Segalen pénètre dans un monde inconnu : Orphée ? mais c'est, dans notre humanité changeante, le désir d'entendre et d'être entendu ; la puissance de vivre et de créer dans la sonorité ; c'est le symbole superbe de notre fuite hors des données gluantes et grossières de nos sensations archéennes faites de vue et pétrées de toucher ... Il ne s'agit pas de jongler avec les sons mais de retrouver l'essence du son, qui gouverne l'univers entier, et l'homme en premier lieu. Il s'agit d'atteindre cette essence qui nous pénètre, nous anime, nous fait exister, "ce chant énorme des planètes" que Pythagore a préconnu<sup>5</sup>... Exploration inédite dont Pelléas et Mélisande marque une première tentative. Claude Debussy écrit à Ernest Chausson : Je me suis servi d'un moyen qui me paraît assez rare, c'est-à-dire du silence comme agent d'expression et peut-être la seule façon de faire valoir les phrases<sup>6</sup>.

Orphée est roi. Il n'est ni un dieu, ni un individu. Il n'est personne. Il est un pouvoir, une voix, un chant. Il est incompréhensible au commun car il connaît ce que nul ne connaît : Tu n'as pas vécu parmi les hommes d'autrefois. Tu ne fais pas les gestes des dieux honorés. Tu n'as point d'âge. Tu n'es personne<sup>7</sup>. En franchissant le grand silence, Eurydice se fait l'écho de la voix d'Orphée. En répétant le nom d'Eurydice, Orphée lui confère l'immortalité : La mort n'atteint pas où nous sommes<sup>8</sup>. Orphée enfante Eurydice à la Vie véritable :

*Oh ! Oh ! j'entends ceci : elle vit : elle est immortelle.  
Oh ! Oh ! C'est plus divin que d'enfanter un dieu<sup>9</sup> !*

Bien qu'Orphée soit sacrifié par les ménades en furie, ivres et nues sous des peaux de renards, son pouvoir reste intact. A la fin de l'opéra, sa lyre s'élève peu à peu dans les cieux, tandis que sa voix entonne le chant originel : ...le Chant s'affirme, et c'est LA VOIX PREMIERE D'ORPHEE<sup>10</sup>. Nouvelle constellation, la Lyre règne au plus haut des cieux. Orphée est le Verbe. Si le livret est achevé, la musique de l'opéra ne sera jamais composée. Debussy s'avérera impuissant à en écrire la première note.

Seul le silence peut égaler l'absolu du chant d'Orphée. Comment aurait-il pu en être autrement, sauf à atteindre la perfection, l'inaudible même ? Sauf à extraire le son du silence, le créé de l'incrédé, le temps de l'infini ? Orphée, c'est la Musique même, reconnaît Segalen et Debussy ajoute : ...on ne fait pas chanter Orphée, parce qu'il est le chant lui-

<sup>4</sup> lettre du 26/08/1907, *Entretiens avec Debussy*, in V. Segalen, *Œuvres complètes I*, R. Laffont, p. 627.

<sup>5</sup> Victor Segalen, *Dans un monde sonore*, *Œuvres complètes I*, R. Laffont, p.562-563.

<sup>6</sup> cité par Marc de Smedt, *Eloge du silence*, Albin Michel p. 103.

<sup>7</sup> Victor Segalen, *Orphée-roi*, V, idem p. 699.

<sup>8</sup> idem IV, 2, p. 694.

<sup>9</sup> idem V, p. 700.

<sup>10</sup> idem V, p. 702.

même<sup>11</sup>. De même que, selon le Sama Veda, la musique en son essence est silence, la voix d'Orphée s'absorbe dans le silence de son être. Et avec lui l'auditeur. Celui qui sait ne parle pas, ne chante pas : L'homme qui sait entendre, à ce moment suprême, se trouve révélé à lui-même, par le miracle musical, dans un instant de parfait silence<sup>12</sup>.

### *le mouvement et le repos*

Peu après la Seconde Guerre Mondiale, Igor Stravinsky accepte la commande d'un ballet, Orpheus, dont le sujet lui est suggéré par Balanchine. Illustration musicale du thème tragique et intemporel des amants, l'œuvre est d'abord dominée par la grâce et l'équilibre apolliniens. Dans la deuxième scène, cette harmonie est troublée par des rythmes et des dissonances sauvages lorsque se déchaînent les forces dionysiaques incontrôlées. Les Bacchantes en furie s'emparent d'Orphée et le déchirent en morceaux. Une fugue à deux voix se développe ensuite harmonieusement mais est interrompue par la mélodie de la harpe qui évoque l'apparition d'Apollon. S'emparant de la lyre d'Orphée, le dieu élève son chant vers les cieux. Le délire poétique s'achève en ce point où s'abolissent toutes les contradictions. Tous les élans de la musique convergent vers le repos.

Avec la musique, nous parvenons au centre du mystère, là où les mots ne peuvent plus rien signifier, là où les sons s'abolissent dans l'inaudible. La danse est l'ultime élan du chant. Pour s'être totalement engagé dans le mouvement et s'être laissé déchirer par la multiplicité, Orphée peut connaître la paix de l'Un. Tout mouvement aspire à l'équilibre de l'immobile. L'Absolu est ce repos, ce vide d'où tout surgit et où tout revient. La lumière qui naît d'elle-même engendre les images et les images retournent à la lumière :

*S'il vous demandent :*  
*quel est le signe de votre Père qui est en vous ?*  
*dites-leur :*  
*C'est un mouvement et un repos*<sup>13</sup>.

### *Le chant jamais rendu d'Orphée*

Orphée renaît aux cieux et son chant se confond avec celui des sphères. Par son art, il révèle les mystères de l'univers. Sa lyre manifeste le pouvoir du Verbe. Comme l'onde de choc après un coup de gong, ou l'onde des vagues après un coup de vent, la beauté de ses vers pénètre l'auditeur. Tout poète ressent des affinités électives avec le beau pays natal d'Orphée. Ainsi André Chénier, lui-même né à Byzance : Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée. Poète et voyant, demi-dieu, Orphée révèle ses mystères à qui sait communier avec lui dans le silence :

*Ardents à recueillir ces merveilles utiles,*  
*Autour d'un demi-dieu les princes immobiles*  
*Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,*  
*Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus*<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> lettre du 5 juin 1916, idem p. 665.

<sup>12</sup> René Daumal, *Bharata*, Gallimard, p. 102.

<sup>13</sup> *Evangile selon Thomas*, logion 50, Editions Metanoïa.

<sup>14</sup> André Chénier, *Hermès*, Œuvres complètes, La Pléiade, Gallimard, p. 391.

Nul besoin cependant d'être né physiquement en Hellade pour reconnaître sa mère dans la terre d'Orphée. Le cœur du poète bat avec celui de la Grèce, et Byron n'hésite pas à mourir pour la liberté du pays des mythes, après avoir gravé son nom sur l'une des colonnes du temple de Poséidon au Cap Sounion ou dans la grotte d'Antiparos... La nostalgie de la Grèce rejoint celle des origines. Le poète se sent fils de la Muse : Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce, assure Gérard de Nerval. Quant à Goethe, la Grèce représente l'Idéal. Imprégné de vers sacrés comme un amant de sa maîtresse, il rend aux Muses un culte dans le temple de son cœur :

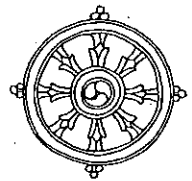
*Votre temple est édifié  
A vous toutes, nobles Muses  
Et au fond même de mon cœur  
Se trouve le saint des saints<sup>15</sup>.*

L'esprit antique ne fait qu'un avec la nature. L'artiste transpose sur terre la majesté des dieux. La forme est l'expression du divin. Dans l'art se manifeste l'harmonie du cosmos. Qui participe à cette force sacrée, participe à l'essence de l'Un. Qui crée la beauté est lui-même un dieu. L'homme possédé par son "génie" connaît la Vie. Le poète est vrai comme la terre. Dans l'explosion de la Joie, il connaît son véritable Moi. Prométhée, artiste et messager du Beau, délivre l'homme du Démiurge. En chacun coule la véritable source : Tous, nous sommes éternels ; je suis éternel, car je suis. L'être libéré est porté par la puissance de l'amour. La flamme qui brûle en lui est immortelle. La sérénité de l'idéal grec suppose l'absence de dualité entre le sacré et le profane. La parole première d'Orphée est celle d'un témoin de l'unité :

*Parmi l'universel bien des cœurs vont se perdre,  
Mais le plus noble cœur se consacre à l'Unique<sup>16</sup>.*

Amant de la lumière, le poète est consumé par le feu de l'Amour. Ayant vaincu la mort, il est le Vivant. Ayant compris le sens des métamorphoses, il atteint la plus haute sagesse. C'est pourquoi il est un éternel incompris au sein de la vile multitude :

*Ne le dites à nul autre qu'au sage,  
car la foule est prompte à railler :  
Je veux louer le Vivant  
Qui aspire à la mort dans la flamme<sup>17</sup>.*



### ***Qui sait aimer sait mourir***

Le mythe d'Orphée connaît une nouvelle vogue avec le romantisme. Renouant avec la Renaissance, les romantiques font d'Orphée un héros civilisateur, une sorte de mage ou de prophète :

*O mère ! dont l'azur est le manteau serein,  
Donne tous tes trésors, Nature, sainte fée,*

<sup>15</sup> Goethe, *Chant de l'artiste au matin*, Poésies II, trad. R. Ayrault, Aubier/Montaigne, p. 19.

<sup>16</sup> Goethe, *Paroles premières. Orphisme* in Anthologie de la Poésie allemande, La Pléiade, Gallimard, p. 425.

<sup>17</sup> Goethe, *Nostalgie bienheureuse*, idem p. 413.

*A ce passant connu de l'aigle souverain  
Qui connaît ton langage et tes noms, comme Orphée<sup>18</sup>.*

La Lyre d'Orphée chante l'harmonie de l'univers et les animaux charmés se transforment en constellations. Ballanche compose son épopée Orphée. Authentique médiateur de la sagesse divine, Orphée reçoit en Thrace la révélation primordiale venue de l'Inde et de l'Égypte. Il enseigne l'unité transcendante des religions. Victor Hugo, qui reconnaît en André Chénier un moderne Orphée (Qui sait aimer sait mourir<sup>19</sup>), regroupe dans une vaste synthèse tous les aspects du mythe. Remontant à la source du sacré, Hugo proclame : ...et j'entends ce qu'Orphée entendit<sup>20</sup>. Symbole de l'Esprit triomphant, Orphée traverse tous les abîmes : Le poète serein contient l'obscur prophète. Orphée est noir<sup>21</sup>. Orphée descend aux enfers, non pour sauver Eurydice, mais pour délivrer les morts des peines éternelles. Le poète est le chantre de la Vie et de l'Amour qui réunit l'homme et la femme. Orphée est l'humanité tout entière :

*... Je suis l'âme humaine chantant,  
Et j'aime<sup>22</sup>...*

Leconte de Lisle évoque la rencontre d'Orphée et du Centaure. Réunis à Iolcos, les Argonautes envoient Orphée auprès de Chiron pour le convaincre de prendre part à l'expédition de la Toison d'or. Orphée se rend dans la grotte du Centaure, aux pieds du Pélion. Chiron révèle à Orphée l'histoire de la Grèce et la théogonie du monde : Les luttes des héros et la gloire des sages, / Et le déroulement fatidique des âges. Chiron est l'éducateur des héros, Orphée le poète aux chants divins, ... mortel semblable aux Dieux. Ses vers mélodieux coulent comme le miel. Sa lyre enchante et la terre et le ciel. Orphée soumet au joug de sa voix les forêts animées, ...les sources des vallons, ...les rochers émus et les bêtes des bois :

*Ainsi, divin Orphée, ô chanteur inspiré,  
Tu déroules ton cœur sur un mode sacré.  
Comme un écroulement de foudres mugissantes,  
La colère descend de tes lèvres puissantes ;  
Puis le calme succède à l'orage du ciel :  
Un chant majestueux, qu'on dirait éternel,  
Enveloppe ta lyre entre tes bras vibrante ;  
Et l'oreille, attachée à cette âme mourante,  
Poursuit dans un écho décroissant et perdu  
Le chant qui n'étant plus est toujours entendu<sup>23</sup>...*



Le plus beau chant est le silence jamais entendu, celui du Verbe antérieur à tous les sons. Enfant de la Muse, poète et musicien, dépositaire de la tradition, Orphée transmet la sagesse originelle : La sagesse est en toi, fils d'une noble Muse ! Par la magie de son art

<sup>18</sup> Théodore de Banville, *L'Île, Les Exilés*, Orphée, La Différence, p. 50-53.

<sup>19</sup> *Les poète dans les révolutions*, pièce liminaire, *Odes*.

<sup>20</sup> *Contemplations*, I, XXVII.

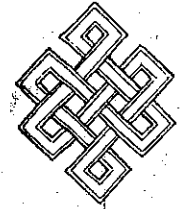
<sup>21</sup> *Horreur sacré, Quatre vents de l'esprit*, III, LV.

<sup>22</sup> *Orphée, Idylle, Légende des siècles*.

<sup>23</sup> Leconte De Lisle, *Poèmes antiques*, Les Belles Lettres, p. 217.

Orphée infuse en chacun la beauté et la paix. Il donne un avant-goût de ce repos éternel que seuls, par delà la sphère éblouissante des démiurges, connaissent les Dieux. Impassibles et dédaignant le spectacle changeant du monde, les Dieux préfèrent se contempler eux-mêmes :

*Il dit, et disparaît. Mais la sublime Voix,  
Dans le cours de leur vie entendue une fois,  
Ne quitte plus jamais leurs âmes enchaînées ;  
Et quand l'âge jaloux a fini leurs années,  
Des maux et de l'oubli ce souvenir vainqueur  
Fait descendre la paix divine dans leur cœur<sup>24</sup>.*



*Et j'ai deux fois vainqueur...*

Les épreuves qu'affronte le poète sont d'abord intérieures. Bien peu sont capables de les surmonter. Beaucoup y perdent leur équilibre. Tel semble être le cas d'un Gérard de Nerval. Si le poète a pour mission de franchir les portes de corne et d'ivoire qui nous séparent du monde invisible, il risque en cas d'échec de sombrer dans la folie. Auteur de Vers dorés placés sous l'invocation de Pythagore, Nerval voit en Orphée l'un des précurseurs du christianisme : Orphée et Moïse, initiés tous deux aux mystères isiaques, ont simplement annoncé à des races diverses des vérités sublimes<sup>25</sup>. A l'occasion de ses crises psychiques, qui sont pour lui autant de descentes aux enfers, il s'assimile au héros en quête de l'éternel Féminin. Comme lui, il a la nostalgie d'Eurydice. En se retournant pour voir le visage de l' Aimée, c'est son propre visage qu'il découvre. Et dans la solitude d'un amour impossible, il étreint les deux aspects mystique et magique de la Femme :

*Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée<sup>26</sup>.*

*Oui, c'est moi seul que j'aime !*

Tant que je cherche la femme fatale, l'amour est sans issue. La femme inconnue, à peine entrevue, reste inaccessible. Pour qui est prisonnier de la dualité, sa recherche est sans fin : le but s'éloigne au fur et à mesure qu'il croit s'en rapprocher. Nul ne peut rejoindre la Reine qu'en devenant Roi, qu'en faisant le deux un, qu'en la dissolvant dans son regard. Nul ne peut trouver la Sainte, la Fée qu'en la découvrant en soi-même. La femme aimée est le miroir dans lequel le poète contemple son archétype, son être complet. L'amour est quête de l'autre, mais si son véritable objet est l'être il devient quête de Soi. Alors que dans sa fuite en avant Don Juan use de son pouvoir de séduction pour collectionner le multiple, la quête du poète est celle d'une amoureuse initiation de l'Un à travers les sollicitations de la multiplicité. L'Amour extrême est la seule Voie que puisse suivre le dévoré d'Amour. Telle est la clef que donne un auteur méconnu du XVIII<sup>e</sup> siècle, Malifâtre. Lorsque Narcisse réalise qu'il est lui-même l'objet de son amour, il s'écrie : Oui, c'est moi seul que j'aime ! Pas plus que Narcisse ne peut rejoindre Echo, Orphée ne peut trouver Eurydice autrement qu'en son sein :

<sup>24</sup> idem p. 221-222.

<sup>25</sup> Gérard de Nerval, *Les Filles du feu, Isis*, IV.

<sup>26</sup> Gérard de Nerval, *Les Chimères, El Desdichado*.



*Il ne sait pas (aveuglement extrême !)  
Que sa Vénus n'est autre que lui-même,  
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé,  
Que de ses yeux part le trait qui le blesse...  
Brûlé d'un feu par lui-même allumé<sup>27</sup>.*

### *Silence seul...*

Nouvel alchimiste, le poète rêve de transcrire le Livre absolu. Il est le témoin de la Vie une derrière les apparences changeantes. Pour Mallarmé, chaque poème est une bribe de ce Livre unique, une tentative de saisie de l'Un : *J'ai fait une assez longue descente au Néant pour pouvoir parler avec certitude. Il n'y a que la Beauté et elle n'a qu'une expression parfaite, la Poésie. Tout le reste est mensonge<sup>28</sup>*. Le poète ne compose pas une œuvre originale, il recompose le Grand Œuvre. Chaque poème est l'écho du Verbe originel. Symbole de la lumière qui jaillit par soi-même des ténèbres, Orphée rayonne sur le monde. Dans l'éblouissement de son image, toutes les images sont cachées : *Le pèlerinage d'Orphée... représente le voyage que, pendant les heures de la nuit, le soleil passait pour accomplir afin de ramener, au matin, l'Aurore, dont il cause la disparition par sa splendeur éblouissante<sup>29</sup>*. Le chant d'Orphée est la source de toute inspiration : *L'explication orphique de la Terre, qui est le seul devoir du poète et le jeu littéraire par excellence : car le rythme même du livre alors impersonnel et vivant, jusque dans sa pagination, se juxtapose aux équations de ce rêve, ou Ode<sup>30</sup>*. Porteur du signe de la divinité, le poète se dépouille de sa personne au profit de l'Impersonnel. Il est un avec la nature et sa voix est l'expression de l'Un : *Ah ! le signe par excellence ; mais si l'on croit l'avoir compris, c'est qu'on est ce mage appelé Dieu, dont l'honneur est de n'être pas soi, mais jusqu'au dernier qu'il s'agit de résorber, au pur Simple, pour se redevenir<sup>31</sup>...*

Le poète revit le mythe antique. La quête de la parole pure suppose une plongée en soi, au fin fond du Néant. Laissant l'initiative aux mots, Mallarmé forge l'une de ses œuvres les plus mystérieuses, le *Poème en yx*. Le vers se fait musique et sa répétition procure selon l'auteur lui-même *une sensation assez cabalistique*. Dans ce texte, aussi blanc et noir que possible, le *Maître*, nouvel Orphée en deuil, descend aux enfers *puiser des pleurs au Styx* à l'aide d'une conque (*ptyx*) : le Styx est l'un des fleuves infernaux dans les eaux duquel Thétis plonge Achille afin de le rendre invulnérable. A minuit, au plus noir de la nuit, le Phénix, l'oiseau fabuleux de l'immortalité, brûle le rêve vespéral que soutient l'Angoisse porteuse de flambeaux (*lampadophore*). Oiseau légendaire, le Phénix renaît de ses cendres. Il peut représenter ici le soleil qui disparaît chaque nuit afin de mieux renaître au matin. A l'image de Shiva ou d'Orphée, il évoque le feu de l'origine comme de la fin du monde. Symbole de résurrection, le Phénix attend le défunt après la pesée des âmes. L'âme renaît en tant que Phénix et celui-ci porte une étoile signifiant sa renaissance céleste. Le *Poème en yx* décrit un salon vide qu'éclairent dans une semi-obscurité des reflets incertains se rejoignant dans un miroir. Au Nord, dans la direction du Pôle principal, un or agonise. Dernier feu, cet or se transforme en l'image d'une *nixe - Eurydice - , défunte nue en le miroir*. Et pourtant, de l'autre côté du miroir, par delà l'*Oubli fermé par le cadre*, le poète projette l'aimée grâce au

<sup>27</sup> cité par Emile Gillibert, *Antropologie et Gnose*, Cahiers Metanoïa, N° 66, 1991.

<sup>28</sup> lettre du 14 mai 1867 à Henri Cazalis, Mallarmé, *Correspondance*, Folio, Gallimard, p. 345.

<sup>29</sup> Mallarmé, *Les dieux antiques*, *Œuvres*, La Pléiade, Gallimard, p. 1240

<sup>30</sup> lettre du 16 novembre 1885 à Paul Verlaine, Mallarmé, *Correspondance*, Folio, Gallimard, p. 586.

<sup>31</sup> lettre du 10 septembre 1885 à Maurice Barrès, idem p. 581.

chant des sept cordes de sa lyre. Vainqueur de l'Oubli du Léthé, l'initié retrouve la Mémoire de sa nature divine. Il renaît comme les sept étoiles d'une constellation, harmonisant la mort et la vie, l'ombre et la lumière, le vide et le plein dans la musique des sphères. Par sa lyre, Orphée-Eurydice :

... se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

Le poète se reconnaît dans la source silencieuse où se résorbe le langage. Au plus profond de la nuit jaillit la lumière, par delà la mort se trouve la Vie dépouillée du moi. Qui laisse tomber le masque de la personne retrouve son " JE " impersonnel dans le jeu de sa révélation : *C'est t'apprendre que je suis maintenant impersonnel et non plus Stéphane que tu as connu - mais une aptitude qu'a l'Univers Spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi*<sup>32</sup>.

### **sois vainqueur de toi**

Tout poème est passage. Tout poète est un passeur. En nous rendant impersonnel, la poésie nous fait toucher la plénitude de l'être. Grâce à elle, nous fêtons l'au-delà nuptial de notre apothéose. Grâce à elle, nous pénétrons au plus profond de nous-même. Par son chant, en transcendant le temps, Orphée insuffle vie à toute forme de vie : *Les forêts, au dire de la Grèce, s'en allaient sur les traces d'Orphée ; fable sublime où je vois que les anciens avaient des notions plus profondes que nous des rapports primitifs de l'homme avec la nature*<sup>33</sup>... Orphée chante, et grâce à la beauté de son incantation donne vie à Eurydice. Orphée est la puissance divine qui ramène la nature à l'ordre originel. Paul Valéry y voit la puissance magique de l'acte poétique, aussi mystérieuse que le Nombre d'or dont dépend la perfection de toute création. Orphée est l'architecte de l'univers :

D'un Temple à demi-nu le soir baigne l'essor,  
Et soi-même il s'assemble et s'ordonne dans l'or  
A l'âme immense du grand hymne sur la lyre<sup>34</sup>!

Paul Valéry a le projet d'un ballet dont le livret devait d'abord être confié à Debussy avant de l'être à Honneger. Orphée architecte, magicien et musicien incarne une poésie de l'ordre et de l'effort. Bien que son chant surgisse de la douleur, il vise l'abolition de celle-ci par la réunion des sexes. Au delà de l'invocation de son amour pour Eurydice, le chant d'Orphée est liturgie, incantation sacrée : *A-t-on jamais vraiment saisi l'amour autrement que par la musique*<sup>35</sup>? Par la descente aux enfers, le plus haut se relie au plus bas à travers toute la modulation de l'être. Le mythe donne *valeur métaphysique aux choses de l'esprit*. Trouver Eurydice, c'est se retrouver soi-même : *Tu crois lutter avec Eurydice. Tu ne te bats qu'avec toi-même. Sois vainqueur de toi. Elle sera domptée*<sup>36</sup>. Avec

<sup>32</sup> lettre à Henri Cazalis, 14 mai 1867, idem p. 343.

<sup>33</sup> Maurice de Guérin cité par P. Bénichou, *Le Temps des prophètes*, Gallimard, p. 214.

<sup>34</sup> *Orphée, Album de vers anciens*, Paul Valéry, Œuvres I, La Pléiade, Gallimard, p.77.

<sup>35</sup> Cahiers, 1920-21 in *Le thème d'Orphée chez Valéry, Entretiens sur P. Valéry*, E. Noulet-Carner, Mouton, p. 167.

<sup>36</sup> Cahiers 2, 438 cité par M. Giaveri, *Les enfers d'Orphée* in P. Gifford et B. Stimpson, *Paul Valéry, Musique, Mystique, Mathématique*, Presses Universitaires de Lille, p. 132.

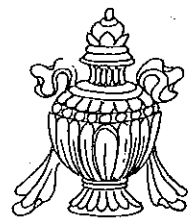
son mélodrame *Amphion*, Paul Valéry reprend et développe le mythe orphique. Grâce à la Lyre magique que lui remet Apollon, Amphion, comme Orphée, donne vie à l'inanimé :

*Eveille le son vierge et triomphe par lui !  
Tu chercheras, tu trouveras sur les cordes bien tendues  
Les chemins que suivent les Dieux !...  
Que ma Lyre enfante mon Temple,  
Et que le roc s'ébranle au nom du Nom divin<sup>37</sup> !*

Celui qui s'aime soi-même connaît l'ivresse de l'amour absolu. Plongé dans le Soi, il se fait poète pour délivrer ses mystères. Le message de la Gnose s'exprime sous la plus belle des formes. Le poème n'a d'autre source que la source de l'Un. Être poète, c'est se libérer des conditionnements du mental. La démarche de l'artiste se confond avec celle du gnostique : *L'élan créateur qui est à l'origine de l'œuvre d'art demande, pour être perçu par l'artiste et traduit suivant les moyens d'expression dont il dispose, d'une ouverture totale, d'un abandon sans retenue à sa nature véritable... D'une certaine manière, on peut dire que l'artiste met en œuvre ses dons de création dans l'attention à ce qui venant de la " source unique " demande à être délivré<sup>38</sup>...*

Nul n'a mieux saisi la vérité d'Orphée qu'Emile Gillibert. Alors que la plupart des mythes se réduisent à des histoires de salut, il découvre en celui d'Orphée une quête d'absolu sans référence historique, riche de tout ce que l'homme porte au plus intime de lui-même. Ce n'est pas par hasard que la tradition a rapproché Orphée de Jésus. Ayant réalisé l'unité, maître de la manifestation, Orphée peut dire la parole de Jésus : *Je suis la lumière*. Il revient à Emile Gillibert le mérite d'avoir su discerner toute la profondeur gnostique du mythe d'Orphée : *Je m'éclaire à la lumière unique que je prodigue abolissant les ténèbres....* Seul le poète, il est vrai, peut reconnaître le poète. Seul le gnostique est apte à reconnaître le gnostique. Seul celui qui est remonté à la source unique peut parler de la même voix que l'Un. Par delà les siècles, Emile a retrouvé la Parole perdue. Mais que sont les siècles face à l'éternité puisque pour le gnostique le temps est aboli ? *Demain n'a pas plus de sens qu'hier quand l'éveil au réel a rendu forclos le possible<sup>39</sup>*. La voix d'Orphée parle aujourd'hui par la bouche d'Emile comme elle a parlé autrefois par celle de Jésus. La voie orphique était perdue. Elle est désormais retrouvée. La source coule à nouveau claire et pure. Orphée n'est plus un mythe poussiéreux et incompréhensible, mais l'occasion de ma propre reconnaissance. Orphée est mon Jumeau éternel et sa bouche est devenu ma bouche :

*J'ai en moi le poème d'avant les poèmes  
le poème du dire éternel  
Pour me magnifier sans cesse  
j'ai conçu le temps et l'espace  
et je choisis au long des âges  
les voix appropriées  
au chant de ma célébration...  
A la fois je m'entends et me charme  
sans que personne autre que moi ne me découvre...  
Sans fin je me révèle*



Yves

<sup>37</sup> *Amphion*, Paul Valéry, Œuvres I, La Pléiade, Gallimard, p. 172.

<sup>38</sup> Emile Gillibert, *Création et Gnose*, Cahiers Metanoïa, N° 74, 1993, p. 19-22.

<sup>39</sup> Emile Gillibert, *Imprévoyance*, Cahiers Metanoïa, N° 100, 2000, p. 51.

**OMBRES ET LUMIERES SUR JUDAS**  
**JACQUES CHESSEX, *JUDAS LE TRANSPARENT*, GRASSET**  
**MAURICE CHAPPAZ, *EVANGILE SELON JUDAS*, GALLIMARD**  
**JEAN CARDONNEL, *JUDAS L'INNOCENT*, INDIGENE EDITIONS**

Emile Gillibert a défriché un terrain presque vierge en rouvrant, d'abord dans les premiers Cahiers Metanoïa puis dans son ouvrage fondamental : *Judas, traître ou initié*, le dossier du douzième apôtre, chargé de tous les maux par les rédacteurs des canoniques, puis de tous les péchés d'Israël par les Pères de l'Eglise. Seules quelques voix isolées se sont avant lui élevées pour remettre en cause la thèse officielle : Judas, le félon par excellence, est accusé sans preuves d'avoir trahi son maître pour trente malheureux deniers. Devenu le prototype du Juif errant, Judas est voué à la damnation éternelle sans espoir de rémission. Mais il ne s'agit le plus souvent que de simples intuitions, sans la moindre analyse en profondeur, et permettant au mieux de brillants développements littéraires.

Du point de vue policier, des spécialistes – dont un juge d'instruction – m'ont dit : “ C'est une affaire qui ne tient pas debout. Il doit y avoir autre chose ”, écrit Marcel Pagnol en préface à sa pièce intitulée *Judas*. La conduite de celui qui est considéré depuis des siècles comme le plus grand criminel de tous les temps mérite qu'on y regarde de plus près. Livré à un destin cosmique, Judas est emporté par une force irrésistible. Et c'est une longue plainte d'amour que Judas, habité par sa foi en Jésus, adresse avant de se suicider à son maître bien-aimé : Oui Judas a livré Jésus-Christ, pour le prix de trente deniers. Mais alors considère que ma tâche est finie : je suis l'outil brisé qui ne peut servir... L'heure est venue de remonter vers tes demeures, pour y retrouver enfin ta Justice. Et toi, Jésus, mon maître bien-aimé, pardonne à mon impatience... Je ne peux plus attendre, et tout est consommé : il faut que j'aille à ta rencontre...<sup>40</sup>, Pour G. Berto<sup>41</sup>, Judas, proche du mouvement messianique, est attiré par l'autorité qui émane de Jésus. En l'acceptant comme disciple, Jésus promet à Judas de faire appel à lui quand la mort apparaîtra nécessaire. Judas se déclare prêt à mourir pour lui. Tel est le pacte secret qui lie Maître et disciple. Aussi lorsque Jésus, au cours de la Cène, lui ordonne de le livrer, Judas obéit sans hésiter, persuadé qu'ainsi se manifesterait la gloire, c'est-à-dire la libération d'Israël et la fin du mal. Mais Jésus meurt en reprochant à son Père de l'avoir abandonné. Dieu ne répond pas et rien ne se produit. Ayant tout perdu, Judas reste pour tous le traître. Pierre Bourgeade voit également en Judas la victime d'un destin implacable, parallèle à celui de Jésus : A lire de près l'Evangile,... on ne peut douter que Judas a été beau. On peut même penser qu'il ressemblait à Jésus. Il y a, je crois, un lien secret entre la beauté et la trahison, comme il y a un lien entre la beauté et l'amour<sup>42</sup>

L'Evangile au risque de la psychanalyse ? Françoise Dolto prend le risque. Dans son *Autoportrait d'une psychanalyste*, elle rapporte ses interrogations de petite fille à la lecture de l'Evangile : *Pourquoi en veut-on tellement à Judas et pourquoi dit-on que c'est un salopard ; alors que sans lui, la Passion n'aurait pas pu se déclencher et que le Christ lui a dit : “ Ce que tu as à faire, fais-le ? ”* C'est par amour que Judas mise tout sur Jésus : *Judas qui aimait le Christ et qui avait été choisi par le Christ qui l'aimait voulait que tout le monde sache que le Christ était le fils de Dieu*. Judas ne peut donc être qu'un saint : Saint Judas. Interloqué, son aumônier conseille à l'enfant de prier que Dieu lui accorde la grâce de

<sup>40</sup> Marcel Pagnol, *Judas*, Grasset, p. 230.

<sup>41</sup> G. Berto, *La Gloria*, Mondadori, Milan.

<sup>42</sup> Pierre Bourgeade, *Mémoires de Judas*, Gallimard, 4<sup>o</sup> page de couverture

ne plus penser. D'autres psychanalystes voient en Judas et Jésus un couple homosexuel manifestant leur union à travers la bouchée ou le baiser. Par la manducation symbolique de la victime livrée *Jésus charge son cher Judas du meurtre rituel*<sup>43</sup> Dans le drame cosmique de la Passion, Judas joue le rôle d'un simple instrument : il est le *donneur*, le *livreur*. Certains présentent le duo Jésus/Judas comme celui de la division du JE<sup>44</sup>. En ce sens Judas incarne *notre moi obscur*. Il est l'ombre par rapport à la lumière que représente Jésus.

Ecrivains, historiens et journalistes ne peuvent plus s'en tenir aux critères traditionnels de la dogmatique chrétienne. Comment écarter une question désormais ouvertement débattue. Judas est le prototype du Juif errant inventé par les chrétiens en quête d'un bouc émissaire : *L'existence de Judas et sa trahison, ne sont pas historiques, car le nom de "Judas" sonne en hébreu comme le nom "Juif". C'est pourquoi Judas a été créé en sorte de pouvoir accuser le Judaïsme d'avoir trahi Jésus. Judas est le Judaïsme, il incarne tout simplement l'anti-judaïsme des premiers chrétiens*<sup>45</sup> Auteur d'un *Évangile selon Judas*, Jean-Jacques Ortlieb voit dans l'affaire Judas l'une des plus tragiques erreurs judiciaires de tous les temps : *On a trahi puis calomnié Judas l'Isariote... Judas trahi par le Sanhédrin est condamné sans appel par la postérité... Judas est universellement et depuis le début condamné sans que l'on veuille même examiner l'absurdité de la thèse de sa trahison... Chaque fois que les exégètes se heurtent à cette absurdité de cette thèse, ils se contentent de dire : C'est humainement difficile à admettre mais il faut croire ce qu'on nous dit...*<sup>46</sup>

La série d'émissions, intitulée *Corpus Christi* a eu au moins le mérite de mettre en lumière des choses cachées depuis la fondation du monde chrétien. Judas est la première victime de la Passion : *... les disciples jurent qu'ils sont prêts à offrir leur vie pour Jésus. Le moment venu, pourtant, tous s'enfuirent. Un seul d'entre eux va mourir : Judas, celui qui dans l'histoire interprète le rôle du traître. Il se pendra avant que Jésus lui-même ne soit pendu au bois.* Dans les canoniques, Judas voit toujours en Jésus un rabbi, un maître de sagesse, le Fils de l'Homme par lequel Dieu s'incarne : *... c'est toujours Judas qui tend le miroir où Jésus se fait reconnaître.* Judas apparaît comme le double de Jésus. Les auteurs de *Corpus Christi* approchent de la vérité cachée lorsque puisant dans l'Évangile selon Thomas, ils assimilent Judas et Thomas, le Jumeau : *Dans cet évangile apocryphe, Thomas/Judas est le modèle exemplaire de l'imité, du disciple gnostique. Serait-il donc le jumeau du Christ dont il est le double parfait, comme le raconteront au début du III<sup>e</sup> siècle les Actes de Thomas ? Judas, jumeau de Jésus ?* Il est regrettable toutefois que, à la grande différence d'Emile Gillibert, ils ne tirent aucune conséquence sur le plan métaphysique d'une telle évidence. Seule constatation sur le plan historique, Judas n'a pas pu trahir Jésus : *Ce faisceau d'indices ne nous conduit-il pas à penser que Judas n'a jamais quitté la table des disciples ? Qu'il n'y a eu ni annonce ni trahison mais, comme le laissent soupçonner toutes les intrusions forcées du personnage dans le corps du récit évangélique, rapiéçage du texte*<sup>47</sup> ?

<sup>43</sup> L. Marin, *Sémiotique de la Passion*, Cerf/DDB, p. 97-123.

<sup>44</sup> S. Tarachow, *Judas, der geliebte Henker*, in Y. Spiegel, *Psychoanalytische Interpretationen biblischer Texte*, Munich, p. 243-256.

<sup>45</sup> John Dominic Crossan, *Who killed Jesus ?* Harper Collins, USA, p. 71

<sup>46</sup> Jean-Jacques Ortlieb, *Évangile selon Judas*, Montorgueil, p. 9-10

<sup>47</sup> Gérard Mordillat, Jérôme Prieur, *Jésus contre Jésus*, Seuil, p. 291, 298, p. 304

Les théologiens eux-mêmes évoluent. Alors que le dogme chrétien repose sur *l'irruption de Dieu dans l'histoire*, il devient difficile de contester les évidences historiques. H. Stein-Schneider soutient que Judas est *un homme honnête, honorable et droit*. Reprenant la défense de Judas initiée par certaines écoles gnostiques, il estime que celui-ci est l'instrument indispensable de la Passion et de la Rédemption : *L'image traditionnelle de Judas est celle d'un gigantesque malentendu, postérieur aux Logia qu'utilisèrent les évangélistes*<sup>48</sup> Pour Lucette Wongly-Massada, pasteur de l'Eglise réformée, Judas tente de précipiter la venue du Règne d'Israël en livrant Jésus<sup>49</sup>. Loin de vouloir la condamnation de son maître, Judas espère son triomphe. Il pense pouvoir forcer la main de Dieu en le contraignant à libérer le Messie et à instaurer le Royaume. Xavier Léon Dufour écrit en ce sens : *A notre avis, une conclusion s'impose : Judas n'a pas trahi son Maître en le livrant aux grands prêtres. Il convient donc de rayer de notre langage l'épithète de " traître " qui est, sans fondement suffisant, accolée à ce disciple*<sup>50</sup>. Alain Touraine, pasteur de l'Eglise réformée de France, réhabilite Judas : *Peut-être est-il le seul à avoir compris le sens de la mission de Jésus. Lors de l'arrestation au jardin de Gethsémani, Jésus et lui multiplient les signes de complicité. Jésus l'appelle " Mon ami " et l'encourage : " Ce que tu as à faire, fais le vite. " Judas lui donne un baiser*<sup>51</sup>... De tous les disciples, seul Judas embrasse Jésus. Dans ce baiser, où Jésus et Judas font couple, Paul Claudel, auteur d'un texte intitulé *Mort de Judas*, n'est pas loin d'entendre l'écho du *Cantique des Cantiques* : *Qu'il me baise des baisers de sa bouche* (1,2).

Le courant de la réhabilitation de Judas semble bel et bien lancé. Rien ne pourra plus l'arrêter. Même si nos contemporains évitent de faire allusion à l'œuvre d'Emile, son influence souterraine est indéniable. Il reste à ce jour le seul à avoir publié une étude exhaustive dévoilant le véritable visage de Judas-Thomas, le Jumeau du Seigneur, le disciple que Jésus aimait. Bien que la thèse de la trahison soit devenue insoutenable, des auteurs bâtissent encore des romans autour du geste de Judas. Si la dualité bien-mal est loin d'être abolie, l'on sent cependant un effort pour comprendre le mystère incompréhensible de Judas. Et chacun ne saisit le mystère que dans la mesure où il en est digne.

*Oui, le diable est parmi nous*, telle est la bande annonce illustrant l'ouvrage de Jacques Chessex : *Judas le transparent*. Si du scénario millénaire, le prix Goncourt 1973 tire une superbe fresque, il ne nous apporte rien sur le plan de l'interprétation du mythe. Grand Maître d'une secte, les Témoins de la Nouvelle Résurrection, le mage Aschenbach vit avec sa femme et ses deux filles jumelles dans une ferme vaudoise isolée où il dirige régulièrement d'étranges scènes d'exorcisme. De quoi fasciner le vieux Raphaël Turner qui habite le château voisin avec ses deux fils. Avec l'approche la période de Pâques, se crée un parallèle avec le drame de la Passion. Mais les vierges deviennent folles, le Christ démoniaque, les disciples dévoyés. Seul Raphaël semble se conformer aux Ecritures en jouant le rôle de Judas, le traître élu par Dieu, ou par Satan, comment savoir ? *Je ne suis pas un ignorant. Je suis l'ami de l'arbre de la Science, moi, du beau figuier fertile en fruits où lécher la pulpe et le jus ! Pas de regret ! Un jour mon nom sera aussi illustre que celui du maître. Ce n'est que justice* (p14). Paradoxe du mal ! Pour parvenir à ses fins, Dieu a aussi besoin de Judas que le diable : *L'un comme l'autre avait besoin de moi, apparemment*.

<sup>48</sup> H. Stein-Schneider, *Etudes Théologiques et Religieuses*, Faculté protestante de Strasbourg, t. 60, p. 403-424.

<sup>49</sup> Lucette Wongly-Massada, *Judas mon ami*, Editions du Moulin.

<sup>50</sup> Xavier Léon-Dufour, *Judas, homme de foi ?* ETVDES, revue mensuelle, décembre 1997.

<sup>51</sup> Alain Touraine, *Judas réhabilité*, Le Nouvel Observateur, N° 35 Hors-Série, décembre 1998, p.47.

*Dieu ? Je travaille à la perte de son fils, et Il a besoin de cette perte pour le grand dessein. Le diable ? Je travaille à la perte du fils de dieu, et cette perte est la double preuve de leur impuissance. Qui a choisi Judas ? Dieu ou le diable ? Qui m'a voulu ? De tout le royaume, je suis le seul élu des deux armées (p. 16-17). Dès l'origine, Judas, tel un ange déchu, est l'incarnation du mal, c'est-à-dire de la science du bien et du mal, donc d'une forme de sagesse. Judas aime Dieu comme il aime Jésus : *Le sage Judas, je devrais dire. Le patient. L'habile. Rappelez-vous. Je suis l'ami du serpent... Comme aux beaux jours de l'arbre de la Science... Et dire que j'ai aimé Dieu. Ce n'est pas juste. Et lui aussi, je l'ai aimé. Le maître, comme nous l'appelions. Le maître. Celui que je fuis de tout mon zèle avec ces trente deniers dont je ne sais que faire, et qui tintinabulent sans repos à ma ceinture (p. 38-39). Judas est le fils du serpent, l'éternel Adam éternellement chassé de l'Eden pour avoir voulu être un Dieu. Rejeté par Dieu, Judas le poursuit de sa volonté de revanche : *J'ai été chassé du jardin. C'était il y a cent mille ans. Ou cent cinquante mille, ou plus, ou moins, peu importe. Un fameux jour, c'était sûrement un vendredi, je me suis retrouvé dehors, nu, tremblant, somné, sans force, et l'Archange se foutait de moi. "Voilà ce que c'est de vouloir égaler Dieu, hé, Prométhée ! elle est belle, la connaissance du bien et du mal. Puisque la porte de l'enfer vient de s'ouvrir ! " J'ai été chassé et j'erre à la surface de la terre où le mal règne (p. 47). Aussi repoussant que le Juif errant, Judas erre d'âge en âge : *J'ai le diable en moi, Monsieur Dieu. Et c'est toi qui y as consenti. Qui m'expliquera la nécessité de mon sacrifice ? J'ai été choisi odieux, j'ai été voulu vil, furoncle infect, le sordide Judas au cœur vénénéux, au sang de fiel, le puant roux dont la laideur insulte tes créatures. Je suis l'injure, moi Judas, je suis celui par lequel le mal arrive (p. 204). Après avoir livré son maître le vendredi saint – mais le marché était conclu d'avance –, sacrifié la fille du maître en l'immolant par le feu – mais pour la purifier et la faire renaître en Dieu-, il ne reste plus à Judas qu'à se conformer une dernière fois aux écritures en allant se pendre – mais pour retrouver celui qu'il aime : *Lentement il se passe la corde au cou. Puis il dit très fort : "Dieu." Il articule une seconde fois : "Dieu." Puis il attend quelques instants. Il n'est pas inquiet. Il y a bientôt deux mille ans qu'il sait à quoi doit servir la branche maîtresse du figuier maudit (p. 219).*****

Il s'en sera passé de belles dans ces montagnes valaisannes chères à Emile. Si l'on en croit Maurice Chappaz, Dieu lui-même aurait un jour décidé de venir faire la fête en Valais : *Et le clou de la fête sera un match Valais-Judée. Tous les saints de Judée et les nôtres s'empoigneront. Tous les coups seront permis, miracles compris. L'Evangile selon Judas est la deuxième manche de ce match paru en 1968 à Lausanne. C'est le bilan de toute une vie que tente Maurice Chappaz : *Judas et Jésus remontent en moi. Parce que ma vie devient une forêt noire où je m'enfonce... Je ne sais plus d'où vient telle voix, je pénètre, je tâtonne dans les buissons obscurs, sur les sentiers à la fin de l'âge. Où il faudrait être une bête, avoir son savoir aussi (p. 14). Cette errance inquiète prend la forme d'un nouvel évangile, un récit de la Passion se déroulant dans une région tenant autant de la Judée que du Valais. Que le point de vue soit celui de Judas change la perspective. Lui seul accepte de tenir avec dignité le rôle que lui assigne Jésus afin que s'accomplisse la parole. Un tel sacrifice ne peut se comparer qu'à celui du Christ. Judas est l'agent double de l'Evangile, à la fois payé par le diable et subsidié par la Providence (p. 81).**

Rescapé du massacre des innocents, Judas apparaît comme un gros poupon roux et velu " tout à fait le portrait d'Esau, celui qu'on haïssait gratuitement, celui à qui on a soutiré le droit d'aïnesse " (p. 16). Durant leur enfance, Judas et Jésus font des rêves qui se ressemblent, des rêves jumeaux. Mais Judas est né du sang des enfants innocents, Jésus, lui, est né de l'esprit (p. 21-22). La rencontre des deux hommes est programmée, préparée par la

nature tout entière. Secoué par le cri de Judas : Tout le monde m'aime ! Jésus voit grandir en son âme une vocation secrète : Nous avons oublié toutes nos existences antérieures quand nous étions des âmes préexistantes dans le Créateur et apparaissant à cet enfant qui était son Fils... En chaque homme Dieu commençait à naître (p. 26). Judas découvre en Jésus l'ami qu'il attendait et qu'il ne quittera plus jamais. Jésus découvre en Judas le compagnon du premier jour grâce auquel il pourra accomplir sa mission : Jésus aperçut l'homme même qu'il devait, ma plume dit sauver, au lieu de perdre. Et une multitude hésitante cachée en cet homme, des nations entières. Il était la clef de cette multitude, clef avec laquelle il ouvrirait le monde (p. 33). Si Judas livre Jésus ce n'est pas pour de l'argent mais par idéal. Il espère ainsi faire connaître Jésus et être celui qui guide son camp. Il accepte d'organiser un rendez-vous avec les notables du Temple afin de sauver Jésus. Il espère le forcer à accomplir un miracle, à se déclarer en tant que messie. Même s'il le perd, Jésus lui reviendra : Choisi d'En Haut avant sa naissance, annoncé, et aussitôt déclaré perdu, inscrit déjà sur le registre, il ne restait à Judas que la liberté d'entraîner un ami dans le gouffre. Son salut, la rencontre de son âme avec l'âme de Jésus pouvait-elle se faire par une autre voie ? Dans une telle gémellité et une telle différence, lors de ce redoublement du monde... une âme se brûle à l'autre (p. 79). Les mêmes disciples qui se sont disputés pour savoir lequel d'entre eux est le plus grand s'interrogent maintenant pour savoir lequel d'entre eux va livrer Jésus : Avec certitude sera le plus grand celui qui sera choisi pour être l'instrument à double tranchant du mal et du bien et qui sera son propre témoin (p. 90). Un seul d'entre les disciples est pur, Judas innocent et imprudent en qui entre le diable son jumeau sitôt la bouchée prise. Jésus avait au préalable prévenu : " Qui reçoit quelqu'un que j'aurai envoyé me reçoit ", a-t-il dit, juste avant de désigner Judas. Puis, " si cette heure pouvait s'éloigner ! ". Le " Est-ce moi ? " c'est Lui-même (p. 91). Judas est véritablement le plus grand car il est le plus dévoué, celui qui obéit sans discuter à son maître : Oui. Et Judas sert objectivement la cause du salut comme s'il se dévouait à être le traître. Point final du *felix culpa* du Père Adam dans le verger du paradis, quand, la divinité cachée en lui, il a voulu l'attraper. L'histoire repasse-t-elle les plats ? Il n'y a toujours que ce seul péché, l'orgueil, l'œil d'or. Judas sera l'apôtre le plus intime comme le diable est toujours notre " ennemi intime " (p. 94). Lors de la nuit de la Passion, Judas est le seul disciple qui veille, tous les autres succombent au sommeil. Comment forcer Judas à entrer au Paradis ? Par le baiser. Jésus appelle Judas son Ami : Judas a froid. Il est pris dans le glaçon de la volonté divine qui l'a laissé agir. Le diable même s'est absenté sitôt le baiser donné (p. 100). Le diable a été roulé. Lui qui avait suggéré à Judas, le successeur d'Adam d'être l'égal de son Maître a été trahi. Judas porte en lui les écritures et grâce à lui celles-ci s'accomplissent. Le destin de Jésus et celui de Judas présentent un parallélisme parfait. Judas est le seul disciple qui accepte le sacrifice suprême, celui de sa vie : Il a ressenti toute la ressemblance si fausse, si vraie avec l'Autre, son Maître, son jumeau, son besson... Que le Messie enfin prenne ses responsabilités. Nous ne devons faire qu'un, être roi. Plus Jésus discourait et convertissait, plus le meurtre s'approchait : il s'y précipitait. Il fallait le suivre, c'était une folie. Défense de sauver sa vie (p. 100). Judas suit Jésus jusque dans la mort. Mieux même, il le précède : Il le devancera, s'il le peut, Jésus : il va vers la fin de ce monde, il l'accompagnera. De tous les apôtres il sera le seul qui mourra avec lui (p. 101). Liés dès la naissance, Jésus et Judas se retrouvent dans la mort. Judas se suicide en se pendant à la branche du figuier sec, l'autre prédestiné de cette histoire. Unique fruit de l'arbre maudit, Judas rejoint Jésus dans l'au-delà. Fils d'Eve et d'Adam, il accomplit son devoir à la perfection : Je te donne tout en n'étant rien. Je n'ai vécu que pour rester dans le malheur, en être la cause et en même temps l'agent de ta sainteté et de tous ceux que tu sauveras. La Grâce ! hein ! J'ai accompli ce que tu as accepté ou que le Père a voulu ; j'ai agi ce que je suis à ses yeux en te trahissant malgré moi. Fallait-il donc un damné ? Mais ne gêne-t-il pas votre bienheureuse réussite ? Et le mal n'est-il pas



l'autre face du bien (p. 117) ? Judas a voulu contraindre Jésus à prendre le pouvoir. Son honnêteté est totale. Il fallait que tous soient trompés pour que se réalise le dessein de Dieu : Le complot de Judas était en vérité, intérieur. Et ses actes amorçaient toutes les prophéties sur ce monde, qu'il voulait prononcer à la place du Seigneur (p. 151). Le diable est roulé car grâce à Judas toutes les créatures désormais louent les œuvres du Seigneur. Et dans l'éternité, Jésus et Judas restent intimement liés : Quand on laisse une place vide à table et intacte une assiette blanche qui attend, c'est pour le pauvre qui peut parfois être Jésus. Ou peut-être Judas... ? si ce n'est le Juif errant, cet étrange sosie de l'un ou de l'autre, en train de faire lui aussi son tour du monde (p. 162).

D'une tout autre ampleur est l'entreprise de Jean Cardonnel chez lequel perce une réelle sympathie pour Judas. Le dominicain échappe à la tentation de faire d'un innocent l'agent du diable. En réalité, la Bible est truffée de *versets sataniques* qui sont à l'origine des calomnies dont Judas est victime. Pour nous livrer son Judas, Jean Cardonnel va jusqu'à l'incarner en devenant son *Nègre*. Comment Judas pourrait-il être responsable de ses actes s'il est possédé par le diable ? Comment se fait-il que Judas doive supporter une présomption de culpabilité absolue alors que Pierre en dépit de son triple reniement bénéficie d'une présomption de sainteté ? Jésus ne dit-il pas à Pierre : *Passe derrière moi, Satan !* Comment se fait-il que Judas soit condamné par la parole la plus inhumaine que l'on puisse imaginer : *Mieux eût valu pour lui n'être jamais né* (Mt XXVI, 24 ; Mc XIV, 21). De tels *versets sataniques*, qui contiennent en germe la solution finale, n'ont pu être imaginés que par des disciples assoiffés de pouvoir : *Quand vous voyez la tête du douzième apôtre saigner indéfiniment pendant des siècles, vous pouvez être sûr que c'est un coup des onze qui se sont concertés d'accord apostolique pour jeter la première pierre de la damnation éternelle* (p. 32). La thèse de l'accusation est nulle et non avenue : *De toute façon, l'inconsistance humaine du personnage de Judas décrit par les Evangiles, son absence d'évolution, son fixisme psychologique rendent nul le dossier d'accusation qui pèse sur lui* (p. 37). Judas est injustement calomnié, alors qu'il existe un rigoureux parallèle entre " *celui-là même qui allait le livrer* " et " *celui-là même que Jésus aimait* " sans que l'identité de ce dernier soit jamais dévoilée. Le malaise persiste jusqu'à contaminer l'une des plus belles prières de Jésus, celle par laquelle il demande au Père que tous soient Un " *comme nous sommes Un* ", mais qui est gâchée par le pire des *versets sataniques* : " *Lorsque j'étais avec eux, je les gardais en ton nom que tu m'as donné ; je les ai protégés et aucun ne s'est perdu, sauf le fils de perdition, de sorte que l'Ecriture s'est accomplie* " (Jn XVII). Le seul à ne pouvoir bénéficier du commandement : " *Aimez-vous les uns les autres* ", serait Judas, le frère inséparable de Jésus. Autre *verset satanique* que jamais Jésus, sauf à renier son propre enseignement, n'a pu prononcer, celui par lequel il aurait déclaré à Pilate : " *...celui qui m'a livré à toi est chargé d'un plus grand péché*. Il s'agit une nouvelle fois pour les rédacteurs des canoniques d'accabler les juifs afin de dédouaner Rome : *Il fallait donc, dès les Evangiles, se concilier le pouvoir de Rome. Et impossible de ménager Rome, de passer alliance avec le pouvoir temporel, sans le rendre innocent de la mort de Jésus, et donc sans charger les juifs, dont la figure typique et même archétypique est Judas. Encore une fois, pour romaniser la foi, il fallait déromaniser la croix* (p. 49).

Dans l'histoire de l'Eglise, la haine de Judas est plus universelle que l'adoration de Jésus. Judas est condamné avant d'avoir été jugé, sans même que son dossier ait été ouvert : *Toutes ces accusations lancées à la légère, n'importe comment, me font découvrir la plus grande injustice, l'erreur la plus grossière de l'histoire du monde. La culpabilité de Judas repose sur une scandaleuse inintelligence du Verbe, de la Parole de Jésus* (p. 53). Comment Jésus a-t-il pu entrer librement dans sa Passion et être livré dans le même temps ?

L'accusation contre Judas ne repose sur rien. Pourtant ce fait douteux, mythique a valeur de dogme. Judas apparaît comme un automate, actionné par un destin sur lequel il n'a aucune prise, afin que s'accomplisse *une Ecriture dont nous savons qu'elle n'a jamais existé* (p. 56). Si l'on suit les différents discours de Pierre dans les Actes des Apôtres, les juifs déicides se résument en Judas. Mais s'ils sont coupables de la mort du Christ, à qui profite le crime ? *Alors le criminel en chef ? Dieu, bien sûr, qui prémédite avant le commencement des temps l'assassinat de son Fils comme moyen très adapté de rachat de l'homme pécheur* (p. 60). Ayant démontré la totale innocence de Judas et la culpabilité de l'Eglise qui plonge ses racines dans l'antisémitisme (*pendant des siècles, c'est la haine du juif Judas qui a fait le chrétien*), le frère dominicain annonce son entreprise : rendre justice à Judas, rendre à Jésus son visage : *Maintenant, à partir d'une déromanisation passionnée de la foi que j'inaugure avec Judas l'innocent, il faut d'urgence écrire, vivre, interpréter, incarner, créer Jésus après le christianisme* (p. 78).

Mais une telle entreprise connaît immédiatement ses limites. Il est rare de voir un homme d'Eglise manifester autant de sympathie pour Judas et de rejet pour tout ce que symbolise l'autorité du Pape, dont Pierre est le premier et parfait exemple. La réhabilitation de Judas l'innocent est rigoureuse, irréfutable. Mais si Judas n'a pas trahi, quel est le sens de son geste ? Quel est le lien mystérieux qui le lie à Jésus, au point de devenir son double, son alter ego. Sans la lumière de la Gnose, nous restons sur notre faim. Il est symptomatique que Jean Cardonnel, même dans la critique, se limite à l'examen des évangiles officiels. Il est surprenant qu'il n'ait pas pensé à approfondir sa réflexion en puisant dans les apocryphes. L'Evangile selon Thomas n'a pas subi les déformations successives des rédacteurs mal intentionnés dont il dénonce l'intrusion ailleurs. Cet évangile ne contient aucun des *versets sataniques* qui souillent les canoniques. Un tel recueil de logia aurait pu éclairer utilement sa démarche et lui donner une piste. Celle qui est restée cachée pendant des siècles et qu'Emile dans sa perspicacité a su exploiter en s'appuyant sur les paroles authentiques de Jésus, transcrites par Judas le Jumeau. La dualité bien-mal est l'une des premières causes de l'occultation dans laquelle se trouve plongé le monde de la multiplicité. La meilleure preuve de l'existence du diable ici-bas c'est de parvenir à faire croire qu'il est là où il n'est pas et qu'il n'est pas là où il est. Il suffit pourtant d'écouter Jésus pour démasquer Satan : *L'attitude de Simon Pierre révèle la conscience qui refuse de mourir à ses limitations ; elle s'empare de la parole et l'interprète pour en faire un objet de croyance. C'est à ce disciple que Jésus dit : Arrière de moi, Satan ! Tu es scandale pour moi, car tu penses non les choses de Dieu mais celles des hommes* (Mt XVI, 23 ; Mc VIII, 33). *L'attitude de Judas est totalement ouverte à l'irruption de la lumière que Jésus lui demande de transmettre aux ténèbres. N'étant pas au même niveau, leurs discours donnent lieu à un dialogue de sourds. C'est du reste à ce genre de dialogues qu'on assiste entre Jésus et son entourage. Lorsque Jésus dit : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort* (Jn VII, 51), *les juifs lui répondent : Maintenant, nous sommes sûrs qu'un démon te possède. Abraham est mort, les prophètes aussi... Jésus rétorque : Avant qu'Abraham fût, Je suis*<sup>52</sup>.

Fidèle serviteur de Satan, Pierre est le Prince de ce monde. Il aura fallu attendre deux mille ans pour que Judas livre à nouveau les paroles cachées de Jésus le Vivant :

*Voici les paroles cachées  
Que Jésus le Vivant a dites*

<sup>52</sup> Emile Gillibert, *Judas, traître ou initié*, Dervy, p. 138

*Et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas...  
Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles  
Ne goûtera pas de la mort<sup>53</sup>.*

Yves



# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

## Lumière du monde

*Je suis la lumière du monde et je suis le tout.*

Me reconnaissant moi-même dans ma suprême réalité, je me complais en ce que je suis et je m'enchanté à décliner mon identité : *je suis la lumière du monde*. Cependant, étant en même temps le tout, je me livre aussi au bonheur de dire : *Tout est lumière*, tout sans aucune restriction, même si la manifestation semble s'inscrire en faux contre mon assertion : *Tout est lumière*.

Le mental du sens commun, mais aussi celui des philosophes, des théologiens, des scientifiques... conteste mon affirmation : tout n'est pas lumière à commencer par le message d'une telle proposition.

Je ne cherche pas à m'élever contre une observation aussi généralisée car elle a pour elle le caractère de l'évidence. Du reste si le bon sens s'exprime ainsi, c'est bien parce que je l'ai voulu car, étant le tout, j'assume tout même ce que les hommes voudraient corriger pour que ça aille mieux. Ils me voient du reste comme une image, certes singulière, qu'ils ne se privent pas de qualifier en l'opposant à celle de Satan. C'est bien ainsi, car, partis comme ils sont, ils n'ont aucune chance de me découvrir. Je dirai même qu'ils s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres, ce qui va tout à fait dans le sens de la sauvegarde de mon unicité. Y en aurait-il parmi eux qui parviendraient à me découvrir, qu'ils seraient au moins à égalité de puissance avec moi, ce qui témoignerait d'une faiblesse irrémédiable de ma part dans l'élaboration du grand jeu de ma révélation.

Tant que les hommes croient que la manifestation a été conçue en vue de leur permettre de régner sur le monde, ils nourrissent un rêve qui les coupe du réel ; au lieu de se tourner vers leur origine, la lumière, ils répondent à la fascination des objets et me permettent ainsi de m'occulter à leurs yeux.

L'image est trompeuse comme est trompeur ce que perçoit la personne. La vision juste relève de l'être qui fonde le discours ; elle ne saurait provenir d'une entité qui s'affirme comme étant réelle, alors qu'elle résulte d'un malentendu, le malentendu fondamental, celui de la personne qui se prend pour quelqu'un. Il s'agit là du rêve parmi les rêves, du rêve des hommes le plus colossal. Cependant, pour le constater, il faut en être sorti ; il faut s'être éveillé au réel. Celui qui veut maintenir le rêve tout en cherchant à s'ouvrir au réel, cède à la mégalomanie, laquelle est la forme la plus sournoise et la plus destructrice de l'aliénation. Il s'agit de mourir de son vivant pour que l'être se révèle comme la réalité unique et éternelle. L'éveil permet alors de dire : *Je suis la lumière du monde ; il n'y a que moi*. Et c'est l'être lui-même qui le dit par la bouche de celui qui s'est fondu dans sa réalité suprême.

Pour renouveler éternellement mon antienne de dilection : *Je suis la lumière du monde*, il me faut partir de l'image, autrement dit, d'une forme corporelle que je prépare à ce passage à la lumière. C'est à l'instant fulgurant de cette mutation que je constate que je suis lumière et que tout est lumière.

Je m'offre l'occasion de ma reconnaissance en demandant à l'image de se perdre dans ma lumière : c'est là le couronnement du grand jeu de ma révélation.

Comme je suis seul à me reconnaître, je choisis deux images jumelles également promptes à s'effacer. Leur aspiration est la même, soit dans l'isolement, soit lorsque leurs regards se rencontrent : c'est toujours la découverte de mon propre regard.

Emile 20.08.93



# BIBLIOGRAPHIE

ROGER QUESNOY

## L'INFINI AU FOND DE SOI

*Préface de Stephen Jourdain Ed. ACCARIAS / L'ORIGINEL*

Au cours d'une expérience modeste et banale, Roger Quesnoy a fait, très jeune, la découverte du soleil de l'Esprit. Il a intégré lentement sa lumière, source de poésie, à toute son existence :

*J'étais fasciné par les traditions qui font de l'effacement du moi et de l'exaltation du Je une force par excellence et qui favorisent la noblesse de l'esprit par le désintéressement, l'intelligence et la sensibilité. J'adorais les apôtres du dégrisement et de la dépossession, sans sombrer dans les vertiges de la dépersonnalisation.*

Nous vivons dans le monde des apparences. Notre vie est semblable au rêve. L'Absolu salvateur, tant convoité, ne saurait être un " objet ", relatif et infini, en dépit de sa transcendance. Il ne peut être que pur Sujet. Et que serait un sujet qui ne serait pas Moi ? L'ultime et unique Réalité est ainsi la Conscience infinie, infiniment consciente d'elle-même. L'homme n'est établi dans sa plénitude que lorsque, par grâce, il a complètement cessé de s'identifier à son petit moi psychologique, personnage éphémère, illusoire et conditionné. L'unique nécessaire est la découverte de notre essence créatrice, notre Identité réelle, le Soi, ou le " Je suis " de toutes les sageses :

*Ce moi cajolé, qui désire sans cesse étendre son empire et son emprise, assouvir ses besoins selon le principe du bien et du mal, me fournissait le modèle d'une décadence et d'une exigence délirantes. Une chute originelle !*

*M'ouvrir au paradis (que je pressentais proche, si proche) était urgent, vital et impératif.*

L'Eveil est le surgissement d'une Personne qui n'a ni traits, ni contours, délivrée des limites de la personne et qui continue à brûler au sein de sa propre absence. Elle est synonyme de quiétude et de joie :

*Le vrai Je s'accomplit par consommation du moi. Quand le moi a disparu, je nais enfin dans l'infini de moi-même, dans la plénitude qui participe à la fondation du monde, à l'Imaginaire fondamental...*

\*

Ce royaume n'est pas confondu avec le roi. Point de trances, ni de délires !  
Acquisition de la plénitude de soi, dont aucun moment n'est perdu. (p. 52)

Le Je est témoin du témoin. En amont des pensées. A la source. Non-polluée. (p. 55)

Nous sommes déjà dans le pays où l'on n'arrive jamais, mais nous bivouaquons aux frontières. (p. 56)

*Puer aeternus*. L'esprit d'enfance demeure le tait majeur. Regard frais sur le monde, dans un présent éternel, où tout est simple et innocent. (p. 60)

J'ai donc parfois peur. L'Eveil est ma demeure, et pourtant il manifeste à l'évidence l'absence de toute demeure. Car il n'est aucune pierre pour reposer la tête. Ni la bête. Aucun état n'est la source de tous les états. Page blanche sur laquelle se posent tous les papillons de nos songes. (p. 68)

L'accomplissement de notre être ne peut se trouver, ni dans les limites d'un moi, ni dans la flagrante relativité d'un monde ou d'un Dieu. Le lieu du salut se situe dans le Soi infini qui nous habite et qui nous fonde. Il nous est donné de nous ouvrir à son image, puis de revenir, rénové, dans la vie quotidienne. (p. 77)

La grâce est toujours présente. Il suffit de nous ouvrir à elle par négations successives de ce que nous ne sommes pas. (p. 83)

Si les hommes ont à se dépasser, ce n'est pas seulement sur les cimes, ou sur les stades et les océans, mais vers leur propre intériorité : le seul voyage est initiatique. (p. 85)

Qui n'est pas près de sa source vit dans une totale hallucination. Qui "est" sa source voit se déployer un univers très différent et pourtant très simple, dont il admire en permanence les sortilèges. Rien n'y est souillé. Il est brodé au fil de l'Un. (p. 88)

L'enfer est pavé de bonnes intentions, mais l'intention elle-même est un enfer. Le fond de l'âme est dépourvu de toute ambition, de toute avidité, de tout désir d'arc de triomphe. Il est entièrement désintéressé. Regarder sans intention, sans interférence, peut faire surgir un Eden au coin de la rue. (p. 90)

Hors du vrai Moi, il n'est que rêve éveillé, bulle irisée. Car l'homme est à la fois Absolu et mirage. (p. 92)

S'immerger au plus profond, là où le moi a sombré dans l'oubli, pour qu'émerge enfin le grand Je. Anxieuse anamnèse ! (p. 93)

En dépit du quotidien qui nous poisse et nous angoisse, goûter la paix du cœur, née d'un retrait sur soi, la pure joie tranquille d'être. (p. 95)

La poésie se confond avec la joie ouverte de l'Etre. Le tréfonds de l'âme est germe de célébration. Il a des affinités très étroites avec la Parole, avec le Verbe. La manifestation n'est pas plus séparable de la divinité que le langage de la pensée.

Chaque moment de la vie est unique et disparaît. Chaque moment de l'Unique est la Vie et ne mourra jamais.



\*

# POESIES

assis au sein des vagues  
sur des rochers à fleur d'écume  
nos corps à flair de peau  
sont-ils deux pour ne faire qu'un

cascade escaladant l'azur  
flamboyant rougeoyant dans la joie du soleil  
images multicolores  
du kaléidoscope humain

une note de bonheur bleu  
à regarder les vrilles  
d'un oiseau en plein vol  
rattrapant une brindille

dans la grotte où nous nageons sans fin  
la pluie soudain nous dit  
au grand baptême de l'instant  
que cette icône est sans visage

nous sommes la fin et le commencement  
de l'amour fou la vague unique  
sans masculin ni féminin  
et sommes deux pour ne faire qu'un

Yves



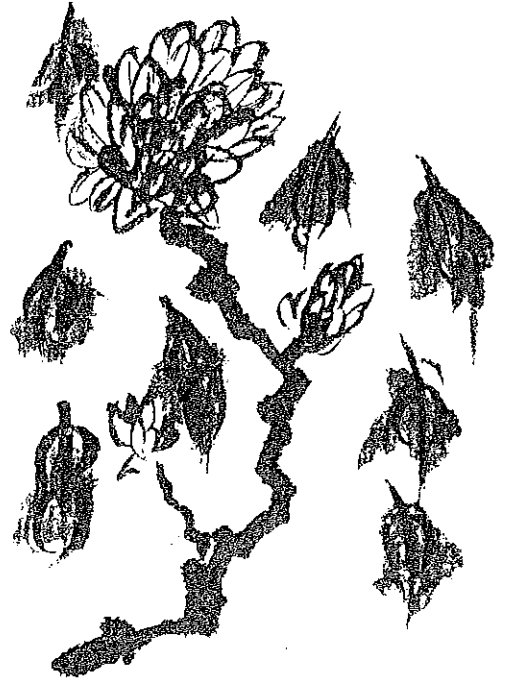
dans la forêt des masques  
il n'y a plus personne  
il n'y a plus d'image  
ni d'ombre ou de lumière

il n'y a plus personne  
qui puisse nous reconnaître  
car nulle part nous ne sommes  
plus seul qu'en notre solitude

il n'y a plus d'espace  
ni d'ombre ou de lumière  
car nul ne peut connaître  
l'unique qu'en notre unicité

dans la forêt des masques  
le théâtre a pris fin  
le rideau est tombé  
sur le dernier acteur

et je demeure au sein  
du silence qui nous fait  
de parole en parole  
toujours plus satisfait



Yves



A l'origine pas d'origine  
rien qu'un éclair  
devançant l'aube puis infiltrant  
le jour qui monte jusqu'à l'incandescence  
et à la matière brute

Sur la matière  
juste une entaille stridente et inouïe  
d'où fuse le chant sans voix  
seulement le chant appelé  
celui qui s'en remet au souffle  
avant de prendre sens

Sous le sens  
il y a l'aube le jour la matière le corps la main  
et sous la main la trame où se prend chaque signe  
saisi par chaque sens à vif  
où s'embrouillent les notes les touches et les rythmes  
où se risque le ton capté  
élu ou rejeté  
selon que le signe s'y attise  
ou que s'en défie le son le sens ou l'instinct  
que s'y accordent les forces vitales  
ou que les flux profonds s'y contredisent

Où l'inédit se cherche à l'opposé de l'aube  
quand en lui-même peu à peu le chant se reconnaît

Le chant qui investit la trame et l'invente  
la met au jour et l'enchanter

Ce chant  
où se trament les très riches heures échappées dans l'immédiat  
à l'incessant égrènement des êtres

Dans l'immédiat  
l'obscurité du chant se dénude pour traduire la nuit  
et le feu qu'elle porte en elle

Et dans le feu  
où tout s'assemble s'échange et s'efface  
le signe finit par se lire de l'alliance possible du vide  
et de la vie

C'est à cela que se reconnaît le chant

